

# PSYCHOLOGIE ET FOI

## **Conférences de Lavigny**

Henriette Blocher-Coulon,  
Henri blocher, Ueli Muenger,  
Manfred Engeli, Lysiane Gallay

**Dossier  
Semaines  
et Moisson**

**n°4**



**Dossier Semailles  
et Moisson n° 4**

---

PSYCHOLOGIE  
ET FOI

---

Exposés présentés lors des  
Rencontres de Lavigny,  
16-17 janvier 1993

# LES DOSSIER DE SEMAILLES & MOISSON

## 2 parutions par an

**No 1 (1993): *Histoire en marche et prophétie biblique***

(Collectif, Conférences de Lavigny 1992: E. Nicole, J. Villard, J. Blandenier, B. Bolay, Ch.-L. Rochat)

**No 2 (1993): *Les Assemblées Évangéliques de Suisse Romande sous la loupe*** (Marc Luthi)

**No 3 (1994): *L'accueil du pauvre selon les Écritures*** (Marc Favez)

**No 4 (1994): *Psychologie et Foi***

(Collectif, Rencontres de Lavigny 1993: H. Blocher, M. Engeli, Mme H. Blocher, L. Gallay, U. Muenger)

**En projet pour 1995: *Echec et foi***

(Collectif, Rencontres de Lavigny 1994);  
***Les marques d'authenticité de la conversion selon le Nouveau Testament*** (B. Bolay)

**Prix** pour 1993 et 1994: SFr10.— (FF 40.—, FB200.—) l'exemplaire;  
abonnement annuel: SFr15.— (FF 55.—, FB300.—)

**Pour souscrire un abonnement** aux Dossiers ou commander des ex. isolés: Semailles & Moisson

CP 73, CH-1247 Anières (Genève, Suisse)

**Semailles & Moisson:** Périodique (10 numéros par année)  
des Assemblées Évangéliques de Suisse Romande (AESR)

Abonnements: Semailles & Moisson

CP 73, CH-1247 Anières (GE, Suisse)

**Éditions Je Sème:** (Commission des éditions des AESR):

Ch. de Grand Vigne, CH-1302 Vufflens-La Ville

Parmi les derniers titres parus, sont encore disponibles:

- *Des miracles aujourd'hui?* (D. Bridge)
- *Cep et Sarments* (G. Gaudibert)
- *Engagement social — La responsabilité des chrétiens face aux problèmes sociaux d'aujourd'hui* (collectif)
- *Devenir adulte par le Christ* (O. Sanders)

---

Psychologie et Foi (collectif)

Dossier S&M no 4, 1994

© Éditions Je Sème, Vufflens-la-Ville

# Table des matières

---

- 5    **Préface**
- 7    **Du Dieu trinitaire à la création :**  
Il créa l'homme à son image  
*Professeur Henri BLOCHER*  
*Doyen de la Faculté Libre de Théologie*  
*Évangélique de Vaux-sur-Seine*
- 29    **Un regard sur la relation d'aide.**  
Définition de la relation d'aide  
chrétienne dans ses valeurs et  
sa finalité  
*Madame Lysiane GALLAY*  
*Licenciée en droit, éducatrice spécialisée,*  
*conseillère en relation d'aide, Morges*
- 47    **Un équilibre harmonieux**  
**pour un être complet.**  
Interrelations et frontières entre la foi  
chrétienne et la psychologie  
*Manfred ENGELI*  
*Docteur en psychologie,*  
*Directeur du Service chrétien de consultations*  
*psychothérapeutiques, Berne*

**61 La psychologie en questions.**

*Madame Henriette BLOCHER-COULON  
Diplômée en Études supérieures spécialisées  
(D.E.S.S.) en psychologie clinique et  
pathologique, chargée de cours à l'Institut  
biblique de Nogent-sur-Marne*

**73 Vers une compréhension  
libératrice de la foi chrétienne.**

*Professeur Henri BLOCHER*

**89 Le corps, un carrefour révélateur.**

*Dr Ueli MUENGER  
Médecin anesthésiste FMH, clinique pour  
la médecine de la personne, Langenthal*

**99 Du combat dans les lieux célestes  
au combat dans les lieux terrestres.**

*Quelle formation pour quelle thérapie ?  
Monsieur Manfred ENGELI*

# Préface

---

À en juger par l'assistance réunie à Lavigny les 16 et 17 janvier 1993 pour des conférences consacrées à une réflexion sur le rapport entre la psychologie et la foi, le sujet est d'actualité et rencontre un grand intérêt dans le public chrétien. La réputation de compétence des orateurs et oratrices était une garantie de sérieux et d'équilibre.

Les nombreux auditeurs ne furent pas déçus. Les apports dans le domaine de la réflexion théologique et dans celui de la pratique psychothérapeutique ont été à la fois divers et très proches dans l'optique qu'ils reflétaient. De nombreuses questions ont été clarifiées, des fausses pistes ont été barrées, un élan a été communiqué.

C'est pourquoi les Dossiers de Semailles et Moisson sont reconnaissants de pouvoir proposer cet ouvrage. Nous ne doutons pas que les lecteurs seront eux aussi passionnés, édifiés, instruits par les pages qui suivent, et ceux d'entre eux qui étaient présents à Lavigny y retrouveront ce que le passage du temps a quelque peu estompé de leur mémoire. Les orateurs ayant tous un emploi du temps extrêmement chargé, il a fallu en effet patienter pour obtenir des textes soigneusement mis au point. Il faut dire que le passage de l'exposé oral à une formulation écrite n'est pas toujours aisé et nécessite un travail considérable. Nous avons d'ailleurs conservé en partie le style parlé qui reflète mieux la démarche entreprise lors de ces rencontres.

L'un des exposés n'a pas pu être obtenu sous forme écrite. Nous l'avons remplacé par un texte de Madame Henriette Blocher-Coulon qui nous a paru particulièrement bien harmonisé avec les propos des orateurs de Lavigny 1993. Il est placé après la première intervention de M. Engeli, dont il peut être considéré comme un prolongement intéressant. Nous remercions Madame Blocher pour cette contribution. Les autres exposés sont présentés dans l'ordre chronologique où ils ont été délivrés à Lavigny.

Nous vous souhaitons une bonne lecture !

*Anières, le 24 octobre 1994,  
La Rédaction de Semailles & Moisson*



# DU DIEU TRINITAIRE À LA CRÉATION:

Il créa l'homme  
à son image

---

Professeur Henri BLOCHER  
Doyen de la Faculté Libre de  
Théologie Évangélique,  
Vaux-sur-Seine, France



## ***Hébreux 2:5-18 (Bible du Semeur)***

*Ce n'est pas à des anges que Dieu a soumis le monde à venir dont nous parlons. Au contraire, un texte de l'Écriture déclare: Qu'est-ce que l'homme, pour que tu prennes soin de lui? Qu'est-ce qu'un être humain pour que tu t'intéresses à lui? Tu l'as abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as mis toutes choses sous ses pieds.*

*En soumettant toutes choses à son autorité, Dieu n'a rien laissé qui puisse ne pas lui être soumis. Or actuellement nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis. Mais voici ce que nous constatons: après avoir été abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, Jésus se trouve maintenant, à cause de la mort qu'il a soufferte, couronné de gloire et d'honneur. Ainsi, par la grâce de Dieu, c'est pour tous les hommes qu'il a connu la mort.*

*En effet, Dieu, qui a créé tout ce qui existe et pour qui sont toutes choses, voulait conduire beaucoup de fils à participer à sa gloire. Il lui convenait pour cela d'élever à la perfection par ses souffrances celui qui devait leur ouvrir le chemin du salut. Car Jésus, qui purifie les hommes de leurs péchés, et ceux qui sont ainsi purifiés partagent la même humanité. C'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler ses frères lorsqu'il dit à Dieu:*

*Je proclamerai à mes frères quel Dieu tu es, je te louerai dans la grande assemblée.*

*Il dit aussi: Pour moi, je mettrai toute ma confiance en Dieu, et encore: Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés.*

*Ainsi donc, puisque ces enfants sont unis par le sang et par la chair, lui aussi, de la même façon, a partagé leur condition. Il l'a fait pour réduire à l'impuissance, par la mort, celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et pour délivrer tous ceux qui étaient réduits à l'esclavage leur vie durant par la peur de la mort.*

*Car ce n'est évidemment pas pour porter secours à des anges qu'il est venu: non, c'est à la descendance d'Abraham qu'il vient en aide. Voilà pourquoi il devait être rendu, à tous égards, semblable à ses frères afin de devenir un grand-prêtre plein de bonté et digne de confiance dans le domaine des relations de l'homme avec Dieu, en vue d'expier les péchés de son peuple. Car, puisqu'il a lui-même été éprouvé dans ce qu'il a souffert, il peut secourir ceux qui sont éprouvés.*



«Pierre de touche de l'interprétation biblique»: c'est ce que proclame de la formule de la Genèse, l'homme créé «en image de Dieu», le professeur Jean-Georges HEINTZ de l'Université de Strasbourg<sup>1</sup>. Même si la formule «l'homme image de Dieu» ne revient pas très souvent dans l'ensemble des Écritures, rarement dans l'Ancien

---

<sup>1</sup> «L'homme créé à l'image de Dieu» (Genèse 1:26-27), pierre de touche de l'interprétation biblique, *Foi et Vie*, Cahier biblique 25 vol. 85/no 5, septembre 1986) pp.53-64.

Testament, un peu plus souvent dans le Nouveau, elle se trouve située en des lieux stratégiques du grand organisme de la révélation divine. Si l'on tient compte de l'ensemble que constitue le Canon, constitué selon la providence de Dieu, l'importance de l'emplacement du verset vingt-six du premier chapitre de la Genèse éclate au regard. Il s'agit de poser les fondements qui servent ensuite de soubassement pour toute l'histoire qui nous est racontée. Il s'agit de définir, pour que le sens puisse être par la suite établi. La formule résume la vision biblique de l'être humain selon la création de Dieu, la « théologie de l'humanité ». Nous ne l'exposerons pas, pourtant, pour elle-même, mais pour éclairer le rapport entre la psychologie et la foi chrétienne. En outre — peut-être faudrait-il dire : par conséquent — nous nous rappellerons le mystère distinctif du Dieu biblique : qu'Il est Trois, qu'il est Trinité. Ce n'est pas arbitrairement, nous le verrons, qu'on évoque la Trinité en méditant la parole de la Genèse, ni qu'on s'intéresse à la Trinité quand on réfléchit à la place de la psychologie et à son rapport avec la vision biblique des choses.

## **I. La fausse piste de la trichotomie**

Commençons par déblayer le terrain et barrer une fausse piste. Il traîne encore autour de nous, une réponse prétendue à la question du rapport entre la Trinité et la création de l'homme en image de Dieu, et, d'ailleurs, du rapport avec la psychologie. Elle consiste à faire correspondre une division tripartite de l'être humain — ce qu'on appelle techniquement la « trichotomie » ou « découpage en trois » — avec la sainte triade du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Pour certains auteurs, l'être humain serait composé de trois parties : l'esprit, l'âme et le corps. Ils remarquent

qu'on peut établir une sorte de correspondance avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit et disent: eh bien! c'est en tant que l'être humain fut ainsi créé triple qu'il est image de Dieu, image du Dieu trinitaire. Le naturel de cette proposition cache un piège. D'abord, faire de l'âme et de l'esprit deux parties différentes du composé humain manque de soutien biblique. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire la démonstration, qu'on pourra lire ailleurs<sup>2</sup>. Il s'agit typiquement d'un mauvais aiguillage dans la méthode comme parfois nous sommes, nous les chrétiens évangéliques, coupables d'y consentir.

Comment arrive-t-on à cette idée d'une division tripartite de l'être humain? On part d'*un* texte, auquel on ajoute peut-être deux ou trois autres. Ne tranche-t-il pas le débat par sa clarté sans appel? «Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps...» (1 Thess. 5:23). On ne prend même pas le temps de se demander si vraiment le passage qu'on a isolé enseigne de manière formelle, indubitable, qu'il s'agit de trois parties plutôt que de trois termes employés de manière cumulative. On s'exonère de la tâche, effectivement plus lourde, de chercher, dans toute la Bible, ce qui est dit de l'âme, ce qui est dit de l'esprit, avec les termes employés dans les langues originales, dans l'Ancien, dans le Nouveau Testament. On court-circuite ce qui est le travail, honnête et sérieux, du lecteur de la Bible. Si l'on fait ce travail patient, qui recueille de manière systématique toutes les occurrences des termes avec les diversités de sens envisageables, on se rend compte qu'il est tout à fait artificiel, impossible, de faire de l'âme et de l'esprit deux parties différentes. Il s'agit du même homme intérieur.

---

<sup>2</sup> Cf. notre article «De l'âme et de l'esprit», *Ichthus* n° 139 (novembre-décembre 1986) pp. 3-11.

Certes, les connotations peuvent légèrement varier, au moins pour une partie des sens couverts par chacun des deux mots. Mais cela ne justifie pas l'idée d'une partition.

Cependant, *même* si la division entre l'esprit, l'âme et le corps était fondée — ce qu'elle n'est pas — il serait très malvenu d'y voir l'image de Dieu dans l'être humain. En établissant une correspondance entre les trois parties prétendues et la Trinité, c'est à une théologie tout à fait hérétique de la Trinité qu'on aboutirait. Dans le cas de l'être humain, on dit : il y a une seule personne et trois parties. Justement, c'est ce qu'il ne faut pas dire de la Trinité divine. Il n'y a pas de parties en Dieu. L'être divin est un et insécable. Le sens biblique exclut de parler de trois parties, à propos du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le Père est toute la divinité, le Fils est toute la divinité, le Saint-Esprit est toute la divinité. Mais, en revanche, trois personnes, pas une seule. Trois *personnes*.

En outre, ceux qui adoptent la trichotomie supposent une hiérarchie très forte. C'est souvent l'intérêt majeur qui les meut lorsqu'ils opèrent la division. Ils exaltent l'esprit au-dessus de l'âme et encore davantage au-dessus du corps. Mais dans la Trinité divine, c'est la parfaite égalité : du Père qui est Dieu, du Fils qui est Dieu, et ne l'est pas moins que le Père, du Saint-Esprit qui est Dieu et qui ne l'est pas moins que le Père et le Fils. L'interprétation trichotomiste de l'image de Dieu menace au plus haut point la Vérité de la Gloire ultime, de la Tri-Unité divine.

Certains chrétiens trouvent dans la thèse que nous critiquons une facilité illusoire pour faire coexister la psychologie et la foi. Ils se laissent séduire par le mirage de la simplicité : la psychologie s'occupe de l'âme — selon

l'étymologie même du terme : psychè, c'est l'âme —, et la foi s'occupe de l'esprit, concerne l'esprit. Le rapport psychologie/foi se trouve ainsi préétabli. Aucun conflit possible, puisqu'il s'agit de deux parties différentes de l'être humain. La psychologie va se développer sans se préoccuper beaucoup du rapport à la foi, la foi va s'affirmer sans se préoccuper beaucoup de psychologie. Accord «à la Yalta» ! (À Yalta Staline et Roosevelt se sont partagé le monde, évitant, malgré la « guerre froide », les conflits ouverts majeurs.) Que répondre ? Nous sommes bien en droit de distinguer un *point de vue* psychologique et un *point de vue* spirituel : sur le même être intérieur le regard peut varier, des aspects se distinguent. En particulier, la psychologie concerne cet être intérieur dans son « appareillage » — on parle d'« appareil psychique » — et dans ses modes de fonctionnement, avec tout ce qui altère les modes souhaitables de ce fonctionnement. Le spirituel a plutôt affaire avec ce que le sujet, dans sa liberté spirituelle, fait de son « appareil », avec les choix qu'il opère, les orientations qu'il adopte. La distinction est légitime. Mais en même temps — et l'expérience nous le montre assez — que d'interférences ! Que de problèmes où interviennent à la fois les « facteurs spirituels » et les « facteurs psychologiques », parce qu'il s'agit d'un seul et même homme intérieur ! Pour élucider la relation entre la psychologie et la foi, renonçons à la solution trop commode, mais trop peu biblique et trop peu réaliste, du Yalta trichotomiste entre l'âme et l'esprit.



## II. L'accent sur la relation

Que dire, alors, du sens de la formule de la Genèse : Dieu créa l'homme en son image ? Rares sont les spécialistes aujourd'hui qui cherchent l'explication dans la possession d'une même qualité par la nature divine et la nature humaine. Ce fut longtemps la manière prédominante de traiter la parole de la Genèse. On disait surtout : l'image réside dans la spiritualité. L'homme est un esprit ou a un esprit ; Dieu est esprit ; voilà qui explique l'homme « créé en image de Dieu ».

Aujourd'hui, on observe volontiers que « créé en image » implique une *relation*. Une perspective « relationnelle » prime dans l'interprétation des versets vingt-six et vingt-sept de Genèse 1. Elle convient à l'accent majeur du chapitre, qui porte sur l'œuvre de Dieu, et elle convient aussi au sens le plus habituel du mot image : non pas une image au sens abstrait, mais plutôt l'effigie concrète, ou la statue. L'accent sur la relation ressort encore davantage si on traduit : Dieu créa l'homme *en* son image plutôt qu'à son image. La nuance est légitime si l'on considère le texte original : la préposition hébraïque, traduite le plus souvent « en » ou « dans », revêt sans doute ici la fonction que les grammairiens évoquent sous l'appellation de « beth d'essence ». L'image n'est pas ici autre chose que l'homme, à quoi l'homme serait en quelque sorte renvoyé. Dieu créa l'homme *en* image de Lui, de Lui-même, image dont il est précisé ensuite qu'elle était ressemblante (parce qu'il peut y avoir des images, une effigie, une statue qui soient tellement stylisées, simplifiées, qu'elles ne soient plus très ressemblantes). Ainsi l'apôtre peut-il écrire que l'homme *est* l'image de Dieu, l'absence de préposition équivalant au « beth d'essence » (1 Cor. 11 : 7).

Le mot «image» s'employait pour la statue qu'un conquérant faisait élever dans la ville qu'il avait conquise, qui marquait sa propriété, qui représentait son autorité. Nous comprenons — si nous lisons la Genèse comme suggéré — qu'immédiatement après, la domination, la domination sur le visible, ou sur le terrestre, soit assignée à l'être humain : «Qu'ils dominent !» Non pas que l'image soit simplement le privilège de dominer ; mais parce que l'homme est le représentant visible, l'image concrète du Seigneur, il va exercer au nom du Seigneur sur la terre la domination. Il va se soumettre ce visible au sein duquel Dieu l'a installé.

Le mot «image» s'employait aussi pour l'effigie de la divinité dans son temple. L'idée n'est peut-être pas absente dans la Genèse, entraînant des thèmes majeurs de l'éthique biblique et des prescriptions concernant le culte. Le cosmos, l'immense «bâtiment du monde», mais c'est comme un temple que le Seigneur se construit ! Et que lisons-nous ? À la fin, le Créateur produit Son image, pour la mettre dans Son temple. C'est pourquoi Il interdira qu'on en fabrique d'autres. L'homme est l'image divine placée dans son temple cosmique. Et si le second commandement est semblable au premier, si Jésus l'enchaîne au premier, c'est parce que l'amour et le service de Dieu se traduiront concrètement par l'amour et le service du prochain — l'image de Dieu dans Son temple universel. Toutes ces pensées se confortent mutuellement, dans le réseau harmonieux et complexe de l'Écriture.

La domination humaine sur les œuvres de Dieu, que le Psaume 8 souligne, *universalise* l'idéologie royale largement répandue dans le Moyen-Orient ancien. En Egypte, en Mésopotamie, ce titre d'«image de Dieu» était décerné régulièrement au Roi. Le Pharaon était l'image de Râ, le dieu solaire, le représentait et dominait

en son nom. La formule, très fréquente. éclaire de façon saisissante le langage de la Genèse<sup>3</sup>. Le P. Dion a récolté une riche moisson de références qui lèvent toute hésitation qui pourrait subsister<sup>4</sup>.

Perspective relationnelle sur l'humain. Le mot «relationnel» est à la mode; il ne faudrait pas qu'il devienne quasiment magique parmi nous — mais nous pouvons observer l'accord de cette perspective avec le caractère *trinitaire* de Dieu. Que signifie la Trinité divine sinon que la relation est inscrite dans l'Absolu lui-même? C'est un paradoxe. Les hommes ont l'habitude d'opposer l'Absolu et le relationnel ou relatif (noter l'ambiguïté); l'absolu, c'est, par étymologie, ce qui est «délié», qui ne dépend pas, qui n'est pas relié. Or, selon la doctrine de la Trinité révélée par l'Écriture, l'Absolu même, Dieu, le Dieu Unique, a en Lui-même la relation. Il se pluralise dans la richesse de Sa vie intérieure. Il est en relation avec Lui-même. Il n'y aura donc pas, dans une création qui Le reflète, qui révèle en quelque sorte les richesses de Son Être, à relativiser le relationnel. Il est fondé en Dieu, de même que l'unité est fondée dans l'unité absolue de Dieu.

Dans le texte de la Genèse, cette pensée d'un Dieu qui connaît Lui-même la relation semble bien présente. Pourquoi le pluriel: «*Faisons l'homme en notre image*», pour ce Dieu unique, si ce n'est pour suggérer déjà cette relation? L'exégète moderne Paul Beauchamp, dans

---

<sup>3</sup> Voir J. G. HEINTZ, *op. cit.*, pp.58 et 62 (où la confirmation d'une enquête sémiotique est citée: l'image a rapport à la domination, tandis que le ressemblance se relie à la fécondité).

<sup>4</sup> Paul-E. DION, «Ressemblance et image de Dieu», *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, vol. X, fasc. 55 (1981), cols. 366-371, 373s, 379s, 395-399.

une étude toute en finesse, rejoint les Pères de l'Église et discerne dès le chapitre inaugural «l'aurore lointaine d'une révélation trinitaire»<sup>5</sup>. Dès le second verset, il est question de l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Dieu qui planait à la surface des eaux. Et lorsque Dieu dit : «Faisons», Il semble qu'Il parle à Son propre Esprit. Le texte lui-même suggère cette relation en Dieu, qui va servir de fondement à l'institution d'une relation entre Dieu et Son image créée, Son image terrestre.

D'où l'importance aussi de la relation selon la dimension seulement terrestre de l'existence pour l'humanité créée dans cette relation constitutive à Dieu. «Homme et femme Il les créa» suit immédiatement après l'affirmation : «Il créa l'homme en Son image». Karl Barth a sans doute dépassé la mesure lorsqu'il a plaidé que la création à l'image de Dieu (il traduisait «à») se rapporte à la bi-sexualité des humains. La thèse, dans cette forme extrême, n'a pas convaincu les exégètes. La formule «homme et femme Il les créa» veut sans doute souligner que la femme, non moins que l'homme, est en image de Dieu. C'est forcer le texte qu'interpréter «l'être à l'image» comme la différenciation des sexes elle-même...

Mais il y a quand même un rapport, que frôle la thèse barthienne. Si la création en image de Dieu implique «l'être en relation», il ne se pouvait pas que l'individu humain existe isolément, dans aucune dimension de sa vie. Il devait être marqué dans sa constitution même, et pour le terrestre déjà, par le signe de la relation. Que

---

<sup>5</sup> Paul BEAUCHAMP, *Création et séparation : étude exégétique du chapitre premier de la Genèse* (Biblioth. des Sc. Religieuses ; Aubier-Montaigne, Cerf, Delachaux & Niestlé, Desclée de Brouwer, 1969) p. 341.

l'humanité soit masculine et féminine, que nous soyons homme ou femme, c'est le témoignage éclatant que nous ne pouvons pas nous suffire à nous-mêmes, chacun. Que prévaut l'assignation à l'autre. Que nous sommes faits pour la relation, que « nul n'est une île », selon le vers fameux du poète anglais John Donne (1573-1631)<sup>6</sup>.

Devant l'accent sur la relation, les « psy » — osons cette abréviation commode pour les psychiatres, psychothérapeutes, et autres psychologues ... — les « psy » ont de quoi jubiler ! Si quelqu'un parle de relation, aujourd'hui, c'est, en effet, le « psy », qui met en évidence le façonnement de la personnalité par les relations dans la constellation familiale, constitutives dès la petite enfance. La personnalité se forme — et se déforme — au gré de l'histoire de ces relations. Et l'importance de la sexualité — « homme et femme il les créa », — même si tous n'adhèrent pas au pansexualisme freudien, est très largement reconnue.

Il convient d'ajouter ici une note d'avertissement. Si elle met l'accent sur la relation, la psychologie contemporaine oublie souvent la priorité de la relation à Dieu. C'est-à-dire le sens essentiel à l'être humain de l'Absolu, de la Transcendance, de son appartenance au règne de la Vérité. Freud, en particulier, a combiné, victime de l'éducation qu'il avait reçue, une philosophie beaucoup trop courte à ce qu'il a découvert. Bien qu'en pratique il ait reconnu cette transcendance, ce rapport à la vérité, ce besoin de sens — il s'est même risqué jusqu'à parler du « dieu-logos », de « notre dieu-logos », — ses modèles, ses topiques

---

<sup>6</sup> « No man is an island » ; du même poème, les mots dont Hemingway a tiré son titre : « Ne demande pas pour qui sonne le glas : il sonne – pour toi ».

comme on les appelle, ses schémas de l'appareil psychique ne permettent pas de loger la transcendance, le Logos.<sup>7</sup>

L'insuffisance prend une forme un peu plus précise à la lumière de la question qu'il faut poser maintenant : « Peut-on préciser la notion très générale, donc un peu abstraite, de relation ? »

### III. La quasi filialité suggérée

Quelle est la vivante et ressemblante effigie de quelqu'un ? L'homme qui voit son image vivante devant lui, c'est le père qui voit son fils. Tel père, tel fils. Selon la nature, les parents produisent leur fils « en leur image ».

Que telle soit la pensée de la Genèse, son texte nous le fait comprendre. Malheureusement, les généalogies ne sont pas très prisées des lecteurs de la Bible ; ils sautent allégrement le chapitre cinq de la Genèse. Au chapitre cinq revient le thème de la création de l'être humain en image de Dieu. Il est rappelé expressément au verset premier, et le verset trois continue : « Adam était âgé de cent trente ans quand il engendra un fils, en sa ressemblance, comme son image. » Reprise des deux termes du premier chapitre, avec les mêmes prépositions simplement permutées ! La formule employée pour Dieu et l'humanité l'est encore pour Adam et son fils. Le livre nous fait cadeau de la clé du sens. Créer l'homme en Son image, pour Dieu, c'est créer un quasi fils, terrestre.

---

<sup>7</sup> Cité par Jacques GAGEY, *Freud et le christianisme. Existence chrétienne et Pratique de l'inconscient* (Coll. Jésus et Jésus-Christ ; Paris : Desclée, 1982), pp. 43s., renvoyant à *l'Avenir d'une illusion*, trad. Marie BONAPARTE (Paris : P.U.F., 1976), pp. 77s.

L'équivalence se trouve confirmée par les textes de l'idéologie royale du Moyen-Orient mentionnés plus haut. Le Pharaon est dit « image de Râ » mais aussi fils. Et cela constamment. Ces deux expressions, fils et image, sont presque des synonymes. On n'en peut douter : l'Écriture veut suggérer le statut quasi filial de l'être humain devant Dieu. Elle évite peut-être le mot fils pour qu'on ne croie pas que l'homme ait été un être divin, mais la relation privilégiée resplendit en pleine gloire.

Les autres pans de la révélation s'éclairent, et le dessein du Père qui « a voulu conduire beaucoup de fils à participer à Sa gloire » (Héb. 2:10). La proximité de sens entre « fils » et « image » vaut déjà dans la Trinité. Le Fils, Jésus-Christ, est appelé Image, l'Image du Dieu invisible (Col. 1:15, qui rappelle le livre de la Sagesse de Salomon, 7:26, où fructifie la semence des Proverbes, 8:22ss). Parce que l'homme, image terrestre de Dieu, a viré à la caricature, parce qu'il a voulu être comme Dieu, non plus fils dans la dépendance du Père, mais émancipé, et que l'image, ainsi, sans se perdre, s'est distordue, s'est défigurée, Celui qui est le Fils, l'Image, a uni son sort à celui des fils terrestres que Dieu voulait sauver. « Comme les enfants participent au sang et à la chair, il y a participé Lui-même. » Il est devenu homme, restaurant ainsi l'image qui avait été défigurée. Dans le langage de l'image se résume tout le message de la Bible, greffé sur la théologie trinitaire, celle de la paternité et de la filiation en Dieu même.

Le langage paternel irrite parfois les théologiennes et théologiens féministes aujourd'hui. Trois stratégies se déploient, qui appellent un mot de commentaire. La première, la plus brutale, dénonce la paternalisme ou machisme biblique, surtout de l'Ancien Testament. Ce

rejet (qui ne manque pas d'affinités gnostiques) s'écarte à l'évidence de l'obéissance de la foi, même si l'accusation vise d'abord le conditionnement culturel d'un âge «patriarcal». La deuxième stratégie, plus subtile, voudrait faire ressortir une ligne féminine dans l'Écriture, pour contrebalancer l'autre : celle de la Sagesse, celle de l'Esprit (dont le nom, en hébreu, est du genre féminin). Mais le Nouveau Testament ne soutient guère la proposition : pour l'Esprit, le nom étant neutre en grec, il use de pronoms masculins ! Et c'est à Jésus-Christ, l'enfant de sexe mâle (Apoc. 12:5), que la Sagesse est identifiée<sup>8</sup>. La troisième stratégie, proche mais distincte de la précédente, revient à protester que Dieu n'a pas de sexe, et que la Bible, l'Ancien Testament surtout, n'hésite pas à le représenter sous des traits maternels aussi bien que paternels.

Le Dieu qui se révèle en Israël n'est pas, en effet, une divinité mâle. Il est infiniment élevé au-dessus de la distinction des sexes, établie dans la création pour la créature. Le maternel, dans la créature, est aussi révélation, comme tout ce qui est, de quelque chose en Dieu. Il est éloquent que certaines images maternelles soient employées pour le Seigneur dans l'Ancien Testament même, dans le contexte d'une culture effectivement patriarcale. Le très beau passage de la fin d'Esaië nous émeut :

« Comme un homme [oui !] que sa mère console, je vous consolerais, dit le Seigneur ». Le cantique de Moïse, dans son reproche à Israël, choisit des termes étonnants : « Tu

---

<sup>8</sup> Contre certaines esquisses de théologie trinitaire dans le christianisme ancien, en particulier celle de Théophile d'Antioche (le premier à user du mot Trinité, *trias*).



as négligé le rocher qui t'a enfanté, tu as oublié le Dieu qui t'a fait naître» (Deut. 32:18). Les verbes paraissent désigner non pas l'engendrement, la part du père, mais l'enfantement, la part de la mère. Le premier, il est vrai, fort commun, se trouve ailleurs vingt-deux fois du père (contre deux cent huit pour la mère); le second, rare, peut servir de métaphore poétique (Ps. 90:2; Prov. 25:23).

Le maternel, le féminin, aussi est en Dieu, et se révèle dans sa créature comme ce qui est fondé en Dieu. Mais il ne faudrait pas négliger les dosages. Si l'on compare la multitude des textes qui emploient des images, à cent contre un des images de type paternel et des titres qui se réfèrent au rôle masculin sont employés pour Dieu dans sa révélation. Retombons-nous sous le mythe d'un dieu mâle à 99 % ? Nullement, et la pensée qui permet de respecter les diverses données nous semble celle *des rôles assignés*. Il ne s'agit pas de supériorité ou d'infériorité, non pas même de différence de « nature », mais de *distribution*, sur la scène du théâtre universel. Dieu a voulu, en créant l'homme et la femme, qu'ils le représentent différemment. L'homme et la femme ensemble, image de Dieu, représentent Dieu face au terrestre, mais dans leurs rapports mutuels, dans le champ de leur vie sociale (et différemment encore selon les institutions et les secteurs), la mission de représenter le Créateur échoit à l'homme : d'où la formulation de l'apôtre (1 Cor. 11:7), qu'il relativise aussitôt (versets 11 et 12), car il ne s'agit pas de retirer à la femme ce que lui attribue Genèse 1:27, ni d'exagérer ou durcir une différence tendancielle. À la femme est dévolue la représentation du partenaire d'alliance, du peuple de Dieu, de la Cité bien-aimée... Un spécialiste prestigieux des littératures, des mythes, du symbolisme, fort éloigné pourtant de l'orthodoxie chrétienne, reconnaît

qu'on perturbe irrémédiablement le sens si l'on modifie le jeu des figures lié à la différenciation sexuelle des rôles<sup>9</sup>.

Le plus destructeur, en tout cas, c'est le *nivellement*. La relation masculin-féminin est là pour représenter la *différence* entre Dieu et les êtres humains. Si l'on écrase, supprime, la différence, on refuse déjà l'infinie supériorité de l'Autre dans la relation. Trait remarquable de notre actualité, la pensée biblique est près de conclure une alliance avec la psychologie moderne, en particulier freudienne, à ce propos. Du point de vue de l'éthologie humaine, le neuro-psychiatre Boris Cyrulnik estime que les rôles eux-mêmes importent peu, mais que leur différenciation garde une importance vitale<sup>10</sup>. Il convient de rester prudent sur le contenu des rôles (et Cyrulnik le reste); de toute façon, ces thèmes font l'objet d'un large consensus parmi les «psy»: la nécessité du père, et d'un père qui ne soit pas une doublure de la mère; le péril extrême, qui engendre très facilement des psychoses, de la fusion avec la mère; la nécessité de la triangulation œdipienne. Un front commun s'esquisse avec les croyants bibliques dans la situation culturelle où nous sommes! Face à l'offensive d'un certain féminisme niveleur, égalitaire, et d'idéologies apparentées, comme à la nostalgie de fusion maternelle qui fait la séduction du Nouvel Âge.

Le savoir et l'expérience des «psy», comme les enseignements de l'Écriture, conduisent à s'inquiéter devant une génération élevée sans pères. Du fait de la carence des

---

<sup>9</sup> Northrop FRYE, *Le Grand Code. La Bible et la littérature*, trad. Catherine MALAMOUD (Paris: Seuil, 1984) pp. 215-221, cf. 308.

<sup>10</sup> Boris CYRULNIK, *Sous le signe du lien. Une histoire naturelle de l'attachement*. (coll. Pluriel; [Paris]: Hachette, 1989) p. 129, cf 144.

pères, du fait des familles mononucléaires, une jeunesse monte, « sans pères et sans repères »<sup>11</sup>. Ça va ensemble : sans pères ni repères. Nous manquons de prise sur les facteurs sociologiques, si lourds, mais cette faiblesse ne doit pas nous rendre timides au moment de prescrire le remède ultime et radical : le repère absolu du Père premier et dernier. Nombre de « psy », hélas, négligent la différence de la paternité divine et de la paternité humaine, ou plutôt essayent d'interpréter la paternité divine comme un simple reflet, une projection de la paternité humaine. Ils conçoivent l'Oedipe d'une façon perverse au sens propre, incroyante. C'est ici que la psychologie pratiquée par un croyant conscient et conséquent s'efforcera de redresser les perspectives.

#### IV. Vers l'analogie augustinienne

Le Fils Image est, dans la Trinité, Sagesse, Verbe, Verbe-Raison — le mot « logos » veut dire les deux à la fois — et nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sur le développement que saint Augustin, dans son fameux traité *De la Trinité*, a donné au thème de l'image de Dieu. Il a proposé ce qu'on appelle l'analogie psychologique — c'est le terme classique ancien — en disant que l'homme est en image de Dieu comme constitué, dans son être intérieur, par la mémoire, par l'intelligence et par la volonté. Mémoire, intelligence et volonté, c'est *tout* l'esprit chaque fois ; on ne peut pas dire qu'il s'agit de trois « parties », car aucun esprit ne se découperait en mémoire d'un côté, intelligence d'un autre... La distinction, cependant, ne

---

<sup>11</sup> Formule de Jan CLAES, « Des jeunes démobilisés, dit-on... » *Lumen Vitae* 45 (1990) p. 270.

s'efface pas. Et subsiste un ordre entre les trois. Exactement comme dans la Tri-Unité divine. La correspondance avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit se fait plus précise encore. Entre l'intelligence ou raison, «logos», et le Fils, le rapport apparaît d'emblée. Celui de l'Esprit et de la volonté peut être soutenu par des considérations bibliques. L'aspect dynamique qui est propre au Saint-Esprit, l'aspect vital, s'associe aisément à ce que saint Augustin appelait volonté, dimension énergétique de la personnalité (dont la psychologie contemporaine a bien appris à tenir compte: pensons à l'économique freudienne des pulsions, rappelons-nous que C.-G. Jung a publié une *Énergétique psychique*)... La mémoire correspond chez saint Augustin au fond de la personne. Au principe de la pensée, à l'origine du vouloir, un sujet est là, déjà. Ce «fond» d'être peut s'appeler mémoire: il n'est pas sans lien avec la persistance dans la durée, avec une certaine domination quant au temps. La mémoire est déjà une fonction d'éternité, qui exhausse l'homme au-dessus du flux temporel, lui permet de le «retenir». Elle concrétise «l'éternité dans le cœur» (Qo. 3:11) Elle correspond assez bien au Père dans le modèle trinitaire.

Trouverait-on des indices de la proposition augustinienne dans le texte de la Genèse? Ils sont discrets mais nous croyons en déceler. La part de la parole va effectivement dans ce sens. Dieu crée par la parole, son Verbe, dans la première «tablette», et dans la deuxième, l'homme fonctionne comme image de Dieu, comme son représentant pour dominer la création visible, en nommant la diversité des créatures vivantes. L'homme lui-aussi domine par la parole. Il accomplit une tâche «para-créatrice» par le moyen de la parole. Le rôle de l'Esprit favorise également le rapprochement fait par saint Augustin. L'Esprit de Dieu,

Souffle souverain, qui plane et vibre à la surface des eaux primordiales, porte la puissance de vie qui se conjugue à la parole. Or les «êtres vivants» sont désignés par un terme qui évoque étymologiquement le souffle respiratoire («l'âme»), ce qui suggère une correspondance; surtout, le vivant terrestre par excellence, l'homme, reçoit spécialement de Dieu le souffle de vie (Gen. 2:7; le terme est un quasi synonyme moins fréquent du mot «esprit»). Que Dieu soit au principe de la parole et de son Esprit ne ressort pas expressément des premiers chapitres de la Genèse, mais on le comprend dès l'ouverture: AU COMMENCEMENT DIEU ! Peut-être la participation de l'humanité au repos sacré du Septième Jour implique-t-elle cet enracinement d'être, plus profond que la succession des moments, que la «mémoire» signifie pour saint Augustin. L'analogie psychologique ne manque donc pas d'appui, et nous présentons que la réflexion poussée assez loin discernerait, chez le terrien-en-relation-avec-Dieu, la nécessité de la différenciation interne, de «l'éternité dans le cœur», d'une expansion d'énergie vitale, et de la symbolisation associée au jugement.

Le modèle ne recouvre pas terme à terme ceux des psychologues aujourd'hui, avec les topiques de type freudien ou avec les schémas de l'Analyse Transactionnelle. Des travaux ultérieurs mettront peut-être en évidence des recoupements ou des convergences. En tout cas, l'analogie élaborée par l'évêque d'Hippone, et déjà suggérée par l'Écriture, fournit une référence à partir de laquelle travailler ... et rappelle la présence d'un *au-delà* des topiques et des mécanismes.

En effet, et ce sera notre note finale, nous ne parvenons pas à un démontage complet, à la maîtrise. Dernière

ressemblance entre Dieu et son quasi fils terrestre ? Seul l'Esprit, qui est Dieu Lui-même, sonde les profondeurs de Dieu. Seul le Seigneur, de même, sonde les cœurs et les reins (Ps. 139 : 14 ; Jér. 17 : 9s). Dieu est mystère. L'homme en son image est mystère aussi. Un mystère dernier de l'être humain à la fois nous humilie, nous avertit, dans la relation d'aide, la cure d'âme, la thérapie, nous avertit que nous posons les pieds sur une terre sainte — Mystère !...—, et nous conforte ! Il nous assure que nous ne sommes pas simplement en train de jouer avec nos concepts, à nous faire du cinéma théorique. En vérité, c'est une œuvre divine qu'il nous est donné d'approcher, d'entr'apercevoir, de servir.

*Un abîme appelle un autre abîme ... (Ps. 42 : 8).*

# UN REGARD SUR LA RELATION D'AIDE

Définition  
de la relation  
d'aide chrétienne  
dans ses valeurs  
et sa finalité

---

Madame Lysiane GALLAY,  
Licenciée en droit, éducatrice  
spécialisée, conseillère en relation  
d'aide, Morges





C'est un privilège pour moi de présenter mon regard sur la relation d'aide.

J'articulerai mon exposé avec les deux précédents<sup>12</sup>, qui se sont intéressés, l'un à l'homme à travers un regard théologique, l'autre à la psychologie, en posant une question : dans quelle mesure le chrétien sans formation particulière dans ces deux domaines peut-il légitimement envisager de pratiquer la relation d'aide ? J'essayerai au cours de cette présentation de donner des pistes à la réflexion que cette question peut suggérer.

Nous sommes tous en effet, chrétiens ou non, confrontés à la souffrance et désirons la soulager. Chacun détient le privilège de s'interroger sur son engagement de solidarité à côté de la souffrance de l'autre : dans ce sens, personne ne se trouve disqualifié. Ce constat de souffrance peut alors devenir une motivation pour comprendre l'être humain, ce qui le construit et ce qui le détruit, et pour comprendre le regard de Dieu sur l'homme et ses difficultés.

## **I.— SPÉCIFICITÉ DE LA RELATION D'AIDE CHRÉTIENNE DIFFÉRENCE D'APPROCHE**

La relation d'aide chrétienne est spécifique en ce sens qu'elle vise non seulement à aider l'autre dans sa difficulté à vivre en accord avec sa vraie identité originelle, mais encore à prendre en compte sa dimension spirituelle ainsi que l'intervention divine.

---

<sup>1</sup> Le deuxième exposé des Conférences, *Un regard sur la psychologie* (Mme M.-O. Boulet) ne figure pas dans ce «Dossier».

C'est ici que surgissent les premières divergences : comment s'opère cette intervention ? La réponse à ces questions dépend en partie de notre définition et de notre hiérarchisation des besoins de l'être humain, besoins spirituels, émotionnels, sociaux. Et celles-ci sont fonction de notre théologie.

Cette théologie est parfois liée à nos désirs d'un Dieu qui intervienne de manière plus ou moins « puissante », « magique », ou « surprenante », ou bien, au contraire, nous pouvons être attirés par un Dieu qui intervient « humblement » dans le long processus de développement de la compétence thérapeutique d'un conseiller.

Certains vont privilégier l'acquisition d'une formation technique, d'autres l'intervention de l'expérience et de la personnalité du thérapeute, d'autres encore une approche de prière d'écoute, ou l'exercice de dons spirituels surnaturels. Les conceptions peuvent aussi différer en ce qui concerne la formation. Pour beaucoup, il s'agit principalement d'une formation biblique ainsi que du développement d'un discernement spirituel. La Bible est alors la principale autorité, la seule parfois, à travers laquelle les problèmes de l'homme sont étudiés. Mais la Bible est susceptible d'interprétation. Pour certains cette tentative de compréhension et d'interprétation de la Parole va se faire principalement dans la perspective d'une relation verticale avec Dieu. Cette lecture biblique peut aussi se faire dans une loyauté incontestée à la doctrine de la communauté religieuse à laquelle nous appartenons. Pour d'autres, le besoin se fait sentir d'élargir le champ des investigations et de recourir aux lumières de la psychologie et de la théologie. La connaissance biblique peut devenir outil d'évaluation des concepts psychologiques ou

théologiques. De même, ces données psychologiques et théologiques viennent interroger sur la compréhension et l'interprétation des textes bibliques.

## **II.— MOTIVATION ESSENTIELLE DE LA RELATION D'AIDE : LA COMPASSION**

Ces divergences d'approche de la relation d'aide peuvent nous aider à résister à la tentation, au milieu de nous, de développer LA relation d'aide chrétienne, qui apportera LA réponse totale à l'homme, et qui « prouvera » la grandeur de Dieu. Cette tentation nous écarte de la motivation à laquelle devrait obéir la relation d'aide : la compassion... Cette compassion, fondement de notre tentative d'aide, peut nous aider également à dialoguer entre praticiens de la relation d'aide, avec tolérance et dans une ouverture à la remise en cause.

Seule la compassion nous permet de vivre ce travail comme un ministère au service de l'autre. Ce qui devrait primer, c'est le constat de la difficulté de l'autre. C'est la raison pour laquelle il y a nécessité d'une recherche d'équilibre entre notre conception théologique du péché, et la compassion devant la souffrance humaine.

Dans notre théologie, le péché est-il premier, ou est-ce la souffrance ? Sera-t-il important de libérer l'homme à n'importe quel prix ? Il existe là une tension que l'on ne peut jamais totalement évacuer.

### **III. — LES OBJECTIFS DE LA RELATION D'AIDE : Le rétablissement de l'homme, la restauration de sa volonté**

Selon notre conception de la relation d'aide, sa visée pourra être de soulager, ou mieux, de guérir la personne. Elle pourra malheureusement aussi être utilisée comme un moyen de faire du prosélytisme. Notre pratique devrait être pure de toute tentation apologétique. Car elle devient alors purement instrumentale. Je parle de prosélytisme et non pas d'évangélisation, car, dans la mesure où la relation d'aide permet la rencontre entre la souffrance de l'homme et la présence de Dieu, elle est aussi évangélisation.

En ce qui me concerne, mes priorités sont nées de mon histoire. J'ai constaté en effet que la foi sincère d'une famille n'immunise contre les relations difficiles et traumatisantes. Acquérir une maturité et une paix par rapport à son histoire passée nécessite une découverte de soi-même, de ce qui nous relie à l'autre, ainsi que la construction d'une foi saine qui permet la vie.

La priorité, dans ma pratique de relation d'aide, c'est de permettre que l'homme puisse être rétabli dans sa vraie valeur, dans son respect, sa destinée et ses privilèges, et si possible dans la prise de conscience de son éternité. Cette découverte d'une destinée plus grande et du respect de soi-même est portée par Dieu et rejointe par lui. C'est cela qu'il s'agit de lui restituer. L'homme a besoin de se retrouver dans une démarche volontaire.

J'ai utilisé un terme important : celui de volontaire. Notre volonté, comme nos émotions et nos désirs sont les lieux d'intervention de la relation d'aide. L'objectif de la

relation d'aide est de restaurer notre capacité à utiliser notre volonté, à recevoir nos désirs et à les discerner, à libérer nos émotions de manière à être en dialogue avec nous-mêmes, avec les autres et avec Dieu.

Voilà donc les questions auxquelles devra répondre la relation d'aide :

— comment faire sortir une volonté de ses prisons, pour que cette volonté puisse commencer à vouloir le bien déjà pour soi-même puis pour les autres ;

— comment faire sortir des émotions de leur prison pour que, « détraumatisées » de ce qu'elles ont déjà vécu, elles puissent commencer à se vivre à plusieurs ;

— comment faire sortir mes désirs de leur prison ? Afin de trouver une motivation, un souffle, comme une voile déployée et gonflée par le vent du Saint-Esprit, et non entortillée dans des cordages ;

— Comment établir des relations vraies ?

Le concept de relation est fondamental. M. Henri Blocher a attiré notre attention sur ce fait : c'est parce que le Dieu trinitaire est en relation avec lui-même, avec ses propres richesses intérieures qu'il peut se permettre de créer des êtres comme vous et moi et être à nouveau en relation avec eux. De même, pour être en relation pleine et entière avec Dieu, l'homme a besoin d'être rétabli dans ses autres relations : avec lui-même, avec son prochain, avec ses ennemis, avec le monde.

À mon sens, la relation d'aide n'a pas pour but de faire de nous des êtres plus spirituels, mais plus humains, avec tout ce que cela veut dire de beauté et de laideur, de sorte

que cette humanité puisse être rencontrée par Dieu. Et sur ce chemin de la relation d'aide certaines personnes pourront vivre la rencontre totale ; à l'inverse, d'autres vivront des libérations, une capacité de se retrouver elles-mêmes, mais n'utiliseront pas cette liberté nouvelle pour faire alliance avec Celui qui en est la source. Mais il ne nous appartient pas de faire autre chose que de proposer et de préparer un chemin au Seigneur. Le reste est de la liberté de l'homme, justement.

L'homme n'a que trop tendance à manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. La relation d'aide doit donc dépasser de beaucoup le simple rappel des exigences morales. En tant que ministère de la relation retrouvée, de réconciliation, de vie, elle doit aussi pouvoir donner un sens. Il ne s'agit pas seulement de dire «tu ne tueras pas» : cela nous met simplement nez à nez avec nos meurtres et notre désir de détruire. Il s'agit de dire pourquoi tu ne tueras pas. «Tu ne tueras pas» parce que c'est quelque chose de l'ordre du sordide, de l'inconcevable. Que ton semblable, créé en image de Dieu, qui peut être pour toi source de richesse, de partage, puisse disparaître ! Il est impensable que toi qui n'as pas la capacité de donner la vie à partir de rien, tu t'octroies le droit de donner la mort. Voir les choses sous cet angle nous rétablit dans notre juste identité, dans notre juste relation avec Dieu.

#### **IV.— HISTOIRE RÉCENTE DE LA RELATION D'AIDE — SES INFLUENCES — SES MALENTENDUS**

Après cette définition amplifiée de la relation d'aide, il nous faut maintenant nous arrêter à son histoire récente, au travers des influences qu'elle a subies.

Remarquons d'abord que la relation d'aide remonte à la nuit des temps, parce que c'est un besoin, une constante de l'homme. Mais vous savez très bien, vous parents, que si vous essayez de parler à vos enfants des expériences que vous avez faites, ils ont souvent tendance à penser qu'ils vont d'abord faire les leurs et qu'ils jugeront ensuite. De même, l'histoire de la pensée a parfois tendance à tourner en rond : on oublie les choses qui se sont dites avant, les efforts de nos pères, pour essayer de concilier tout ce que nous avons mentionné précédemment : connaissance de l'homme, connaissance de Dieu, l'homme dans ses relations et sa culture, etc. À la lumière de mon vécu, il me semble possible d'identifier deux malentendus qui ont affecté la relation d'aide.

J'ai eu le privilège de connaître de l'intérieur des milieux spirituels extrêmement variés : catholicisme (d'où je suis issue), baptisme, assemblées évangéliques, charisme (catholique et évangélique). Or la caractéristique de ce dernier courant a été le désir profond de vivre d'une manière plus intense, plus concrète, plus souveraine la présence de Dieu. Et il est indéniable qu'il y a eu des grands moments où les gens ont vécu la réalité de Dieu qui s'exprimait par un besoin de repentance, une joie particulière, une foi renouvelée, des guérisons.

***Premier malentendu :  
le « déjà » et le « pas encore » du Royaume***

Le premier malentendu qui a été le nôtre, c'est un peu le malentendu des juifs, ou en tout cas des disciples de Jésus. Pour eux, le Messie allait se révéler dans sa gloire, s'emparer de la direction du Royaume d'Israël et du monde. Ce dont ils ont dû se rendre compte, c'est qu'au lieu de venir d'abord en tant que Messie glorieux, il est venu dans un désir affiché de marcher avec l'homme. Marche au cours de laquelle il y a eu des miracles, des repentances, mais marche au bout de laquelle Jésus s'est retrouvé sur une croix.

Pour chaque homme qui se tourne vers Dieu, il y a ce désir du Royaume à venir, qu'enfin on en finisse, qu'enfin tout soit rétabli, qu'enfin on puisse vivre dans la paix, dans l'amour, dans l'harmonie. Il y a une tension entre notre réalité (péché, faiblesses, limites) et notre espérance. À côté de la beauté de certains de nos actes, il y a des questions sans réponses, des gens qui souffrent. Christ s'est révélé; nous marchons avec Lui; nous pouvons établir une relation avec Lui. Cependant le Royaume à venir n'est pas complètement établi.

Notre relation d'aide reflète aussi cette tension. Certains résolvent le problème en tenant en substance le discours suivant: «Dieu est tout-puissant. En principe il doit répondre à chaque fois. Il y a eu quelques petits problèmes, mais ne vous inquiétez pas, on va réfléchir, on va voir comment on peut aller plus loin dans la prière, dans la révélation. Vous nous confiez des gens qui ont quelques difficultés personnelles. On va les prendre dans une salle à part, au sous-sol, puis pendant que tout le reste du peuple



de Dieu au premier étage va être complètement renouvelé, nous on va essayer de faire un bout de travail avec ceux qui ont du mal à y arriver tout seuls.» Même si c'est caricatural, je crois qu'une telle dimension existe. D'un autre côté on ne peut pas simplement dire: «Dieu n'agit pas, on va attendre le Royaume à venir.» Une certaine relation d'aide s'est construite autour de cette incapacité de vivre la tension entre le «déjà» et le «pas encore». Mais parce que Dieu agit, on est obligé d'être en mouvement, de vivre cette tension.

Pourquoi dis-je qu'il y a malentendu, et que c'est un malentendu malheureux? Parce que du moment où nous croyons en un Dieu qui peut tout faire, maintenant, et qu'on se trouve devant un échec, il faut pouvoir imputer l'échec à quelqu'un. Soit à Dieu, soit à soi-même, en tant que conseiller, pasteur ou ancien. On s'accuse de n'être pas assez spirituel pour vraiment permettre à Dieu de se révéler sur terre. Mais ce qui est plus dangereux, c'est que l'on peut dire à la personne aidée: «C'est de votre faute.» Ce sont des propos que l'on a entendus parmi nous. D'ailleurs souvent, les enseignements qui nous influencent ne sont pas forcément les subtilités théologiques, mais des mouvements de pensée populaires. Et certains de ces mouvements nous ont dit: «Si vous avez la foi ça va marcher; si vous ne l'avez pas, ça ne marchera pas.» Je pense que beaucoup parmi nous pourront reconnaître à quel point de telles affirmations peuvent nous affecter. Il faut se rendre compte que nous avons souvent suivi ou même précédé l'évolution de la pensée populaire au sein de l'Église.

## *Deuxième malentendu une vision centrée exclusivement sur la culpabilité*

Le deuxième malentendu découle d'une accentuation unilatérale sur la nature pécheresse de l'homme. C'est une conséquence intempestive et évitable de notre théologie de la nouvelle naissance, et de notre expérience de celle-ci. Pour le chrétien qui a été longtemps asservi à la crainte liée à la culpabilité, le pardon intervient comme une libération. C'est tout à fait compréhensible ; mais l'erreur est de se limiter à cet aspect de la vérité : le mal en tant que péché au dépens du mal en tant que souffrance. Bien sûr que la souffrance est une conséquence indirecte du péché — séparation —, et qu'il y a une réponse à la souffrance qui se désintéresse à tort de la culpabilité.

Ainsi, nous avons parfois été coincés dans notre relation d'aide. Quelqu'un venait avec sa souffrance et nous n'étions pas forcément attentif à celle-ci, mais bien au « péché » qui pouvait se cacher derrière.

Dieu, en venant vers l'homme, Jésus en étant révélé comme Sauveur, n'était pas uniquement intéressé à pardonner, mais à reprendre à travers cette réconciliation une conversation abandonnée depuis longtemps.

Voici un exemple qui peut nous parler de notre difficulté à entendre premièrement la souffrance. Si un homme ou une femme nous confie une souffrance dans une situation de couple, nous serons certainement prompts à réagir en entendant le mot divorce, qui résonne à nos oreilles comme la rupture dramatique d'un engagement vécu devant Dieu. Un désir d'éviter le divorce à n'importe quel prix, nous rendra sourds à la difficulté du couple qui

remet en cause les bases de son engagement, qui n'arrive pas à communiquer, à vivre cette relation de véritables vis-à-vis.

Je crois que Jésus est venu, non seulement pour abolir le péché — au sens strict — mais pour apporter un plus. Il est important d'élargir notre sensibilité. Très rapidement quand on a une théologie centrée sur la culpabilité, on va être tenté, soit de culpabiliser la personne, soit de chercher un autre coupable. Nous avons parfois débordé de la délivrance nécessaire — c'est à dire de la prise de conscience de prisons spirituelles et de l'utilisation de notre autorité en Christ — et satanisé nos difficultés intérieures et celles des autres. Nous avons pu entraîner des personnes à lutter contre des « attaques de l'Ennemi » qui étaient en fait des angoisses, des tensions intérieures s'exprimant émotionnellement et physiquement, et qui étaient le reflet du manque d'unité intérieure de l'être humain, de sa confusion. Je crois qu'une vision restreinte à la culpabilité, aboutit à « hyperculpabiliser » l'autre, ou à accorder à l'Ennemi un crédit plus grand qu'il n'en possède réellement.

La seule vision du péché, de la culpabilité de l'homme et du bon comportement à avoir, entraîne une deuxième conséquence : nos efforts d'évangélisation, mais aussi de prédication, vont se limiter à éviter le pire, au lieu d'apporter aussi la guérison là où l'homme en a besoin, c'est-à-dire dans sa capacité à se vivre comme un être volontaire à qui Dieu donne la domination, donc à un homme ou à une femme qui a le droit d'avoir à nouveau des initiatives, des projets, et de se dire : « Je suis dans ce monde, je suis dans la société ; et je vais y apporter ma pierre. Peu importe si elle est petite, ou si elle est grande, mais je me responsabilise. »

## **Une vision responsabilisante de l'homme**

Pour conclure au sujet de ces malentendus, disons que nous avons insisté sur le fait que l'homme est coupable et victime — de l'injustice, du péché de l'autre — mais que nous avons souvent oublié de dire que l'homme est responsable. Le problème est de savoir comment il peut se voir comme quelqu'un de responsable, capable d'apprendre — pas seul, mais aussi collectivement — à dire non à la victimisation et à l'injustice ? Finalement, la restauration de l'homme ne consiste pas seulement à lui permettre d'avoir le meilleur comportement possible, d'être un « bon chrétien », mais à lui permettre aussi d'être fou dans ses désirs d'accomplir quelque chose, d'être fou dans ses initiatives, dans sa créativité.

## **V. — NÉCESSITÉ D'UNE ÉTHIQUE RIGOUREUSE**

La relation d'aide chrétienne peut prendre diverses formes, avoir différents visages. Il y a une chose qui devrait la caractériser : une éthique rigoureuse. Par quoi elle pourrait rejoindre les thérapeutes non chrétiens qui ont une haute idée du respect dû à la personne humaine et qui se soumettent à une éthique exigeante. Dans ce domaine, notre apport pourrait, je crois, être important et intéressant. Qu'est-ce que je veux dire par éthique ? Tout d'abord, comme il a été dit ce matin, considérer l'homme comme une terre sainte. Je suis moi-même une terre sainte ; alors, je ne me traite pas n'importe comment. Ce faisant, j'honore Dieu. Vous êtes une terre sainte, et je ne peux pas me permettre de vous traiter n'importe comment.

## Lutter contre l'abus d'autorité

Je ne peux pas me permettre, même pour votre mieux-être, d'utiliser n'importe quels outils en relation d'aide, d'utiliser l'autorité — dont je suis investie, dont vous m'avez investie — n'importe comment, même pour vous mener sur le bon chemin. Non ! Il y a une question d'éthique ; il s'agit de respecter l'homme comme une terre sainte. Cela veut dire le refus de la programmation, de l'infantilisation, de la co-dépendance. Nous ne pouvons donner à la personne aidée « la » vérité, « la » réponse qui est juste. Il s'agit de contribuer à ouvrir un chemin qui lui permette d'utiliser elle-même sa conscience, son intelligence, l'expérience qui lui est donnée par Dieu, pour essayer de trouver la vérité.

En tant qu'envoyés de Jésus-Christ, nous ne devons pas user de notre autorité pour abuser l'autre, pour finalement lui voler sa propre autorité. La domination que Dieu a donnée à l'homme et à la femme, chacun de nous nous l'exerçons à notre niveau. Cela implique le refus de recourir à la manipulation, d'enfermer l'autre dans nos carcans. Cela implique aussi la capacité de dire : « Excusez-moi ; je ne peux rien pour vous ; je ne sais pas ; je suis dépassé. »

On pourrait, je crois, avoir une réflexion sur notre éthique qui soit très pratique, très concrète. Comment utilisons-nous les outils spirituels (délivrance, don spirituel, prière) ? Au moment où nous prions avec quelqu'un ; au moment où dans un élan de foi vers Dieu, tout son être est ouvert à une potentielle révélation de Dieu, nous avons un pouvoir immense. C'est comme si l'entonnoir était grand ouvert — si je peux utiliser cette image-là —, et la

personne peut recevoir. C'est à la fois la force et la danger de cet aspect de la relation d'aide. Il nous incombe de réfléchir, non seulement aux outils que nous utilisons (il ne suffit pas de dire qu'ils sont de Dieu), mais à notre manière de les utiliser, c'est-à-dire avec respect. De manière à ce que la personne soit restaurée dans **son** autorité et non soumise à **notre** autorité.

## VI. — DEUX BESOINS IMPÉRATIFS DE CROISSANCE

En conclusion, je crois que notre priorité, d'un point de vue éthique, est de grandir dans deux domaines.

### L'adoration

Tout d'abord, ce qui se rapporte à notre vie spirituelle. S'il s'agit, pour la relation d'aide, de réconcilier l'homme avec lui-même, et lui permettre de nouer le dialogue avec Dieu, nous sommes dans l'obligation d'apprendre nous-mêmes à le pratiquer : c'est la dimension de l'adoration. J'aime la parole de Jésus, dans l'Évangile de Jean : « L'heure est venue où les hommes adoreront Dieu, non pas forcément dans des formes, mais en esprit et en vérité ». Ou, en paraphrasant : l'heure est venue de se mettre devant Dieu, en mouvement — puisque l'Esprit nous pousse — et en réalité.

L'adoration, c'est mettre devant Dieu la réalité de ma vie, en étant d'accord d'être en mouvement. Je peux venir à Lui avec mes doutes, avec mes aspirations frustrées, avec mes angoisses non résolues ; et je suis là, dans Sa présence. Nous avons besoin, non seulement pour la

relation d'aide, mais en tant qu'église de grandir dans cette adoration.

## **La compétence**

Le deuxième niveau de cette priorité éthique, c'est d'aiguiser notre compétence (purement professionnelle ou non), qui a une double origine : la formation et l'expérience d'une vie qui se cherche en réalité. Si j'ai été confrontée à l'angoisse, si je me suis trouvée démunie et impuissante dans la dépression et si j'ai eu le bonheur d'y rencontrer Jésus, alors j'aurai moins peur de la dépression de l'autre ; j'aurai moins peur de ses angoisses. Je n'aurai pas forcément toutes les réponses, mais j'aurai développé une compétence.

## **CONCLUSION**

### **Notre vocation : sel de la terre**

Pour terminer, il faut réaffirmer que l'enjeu de la relation d'aide chrétienne n'est pas de prouver qu'avec Dieu nous faisons mieux que les autres mais de prendre au sérieux notre vocation à être sel de la terre. Avec un peu d'honnêteté, il nous faut reconnaître que nous n'avons pas consacré beaucoup de temps ni beaucoup d'énergie pour nous former. Une sottise suffisance pourrait nous pousser soit vers l'orgueil, soit vers la malhonnêteté.

Nous sommes cependant le sel de la terre. Cela veut dire que nous ne faisons pas le gâteau seuls, mais nous pouvons lui donner du goût. Je crois que dans notre société, les chrétiens peuvent apporter un élément essentiel au

gâteau. Mais qu'est-ce que le sel ? Dans ma compréhension, c'est cette responsabilité morale de nous tenir debout et de nous opposer aux atteintes du respect de la vie. Nous n'allons pas pouvoir « sauver » l'honneur de Dieu en nous prétendant plus compétents que les autres ou en arrivant à plus de résultats que les autres. Nous pouvons par contre prendre au sérieux le ministère de sel de la terre, et interroger : « L'homme est-il respecté dans sa volonté, dans sa liberté ? »

Cette thérapie va-t-elle permettre à l'homme d'aller mieux, mais en étant amputé d'une partie de sa vérité ? Cette thérapie va-t-elle permettre à l'homme de s'enrichir de sa propre souffrance et de continuer à marcher debout et dans la fierté ? Peut-être pourra-t-il utiliser cette fierté pour dire à Dieu : « Oui, j'ai besoin de Toi. Oui je te désire. Oui, je veux une rencontre. » ?

C'est sur ces questions que j'aimerais terminer cette intervention.



# UN ÉQUILIBRE HARMONIEUX POUR UN ÊTRE COMPLET

Interrelations et  
frontières entre la  
foi chrétienne et  
la psychologie

---

Manfred ENGELI,  
Docteur en psychologie, directeur  
du Service chrétien de consultations  
psychothérapeutiques, Berne



Que dire à la fin de cette journée, après les trois exposés précédents ? L'intersection des trois lignes principales qui y ont été tracées se fait dans ma personne : je me considère comme une créature divine et je vis dans une relation d'amour avec le Dieu trinitaire ; par ma formation, je suis psychologue ; et en exerçant ma profession, je fais de la relation d'aide. C'est donc dans ma personne que se jouent les interrelations et les démêlés entre la foi et la psychologie. Heureusement, je ne vis pas cela comme une sorte de schisme ou de schizophrénie, mais comme un ensemble ordonné avec des priorités claires.

## Qu'est-ce que la psychologie par rapport à la foi ?

Je considère la foi chrétienne et la psychologie en tant que science comme deux parallèles qui, objectivement parlant, ne se rencontrent pas. Une comparaison me permettra de vous expliquer mon point de vue :

|                  | <i>Psychologie</i>                                                    | <i>Foi</i>                                                       |
|------------------|-----------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| <i>Nature</i>    | Science du psychisme de l'homme                                       | Relation vivante d'amour entre Dieu et l'homme                   |
| <i>Bases</i>     | Théories et recherches scientifiques sur la nature explorable         | La Bible, la Parole de Dieu révélée aux hommes                   |
| <i>Validité</i>  | Elle ne s'exprime que sur la réalité visible                          | Elle nous communique la vérité sur le visible et sur l'invisible |
| <i>Principes</i> | La recherche ne porte que sur ce qui est régi par des lois naturelles | Au centre de la foi est la volonté libre de Dieu                 |
| <i>Modalités</i> | Elle est régie par la logique de cause à effet                        | Elle est régie par une « logique » surnaturelle et finale        |

Ces deux domaines sont donc de natures très différentes. La psychologie est chez elle dans le domaine de la réalité temporelle. La foi, elle, se situe dans celui, infiniment plus vaste et élevé, de la Vérité éternelle. De plus, la psychologie ne connaît ni Dieu ni la foi et ne s'intéresse pas à la Bible ; la Bible se soucie peu de théories psychologiques et ne prétend pas être un manuel de psychologie. La rencontre de la psychologie et de la foi ne pourra donc se faire que dans une personne qui est d'accord de vivre une foi incarnée au niveau de sa vie professionnelle dans le domaine de la psychologie.

## **Possibilités et limites de l'approche psychologique**

La psychologie a fait de grands efforts pour être reconnue comme science. La recherche scientifique proprement dite renonce à tout présupposé philosophique et se limite à explorer ce qui est régi par les lois naturelles. Les résultats gagnés de cette façon-là n'entreront pas en conflit avec le message biblique : le psychologue ne pourra découvrir que ce que Dieu a créé. Un exemple : La psychologie de l'apprentissage a étudié les mécanismes et souligné l'importance capitale de l'apprentissage par le modèle. À travers toute la Bible nous constatons que Dieu s'est servi de ce moyen puissant pour façonner des hommes jusque dans la parole de Jésus : « Apprenez de moi » (Mat. 11 : 29).

La recherche scientifique peut prétendre arriver à des résultats objectifs ; mais, en ce qui concerne l'homme, il n'y a qu'une partie de sa nature qui se laisse explorer de cette manière-là, et les phénomènes étudiés de façon strictement scientifique sont souvent périphériques. Comme

la psychologie ne connaît pas la dimension spirituelle de l'homme, le noyau de la personne échappe à la science psychologique.

Dans la psychothérapie et dans beaucoup de domaines de la psychologie appliquée, nous trouvons une situation bien différente : on nous propose des théories qui concernent la nature profonde de l'homme et son développement psychique ; mais à la base de ces modèles, il y a toujours une anthropologie présupposée qui, en général, n'est pas dévoilée explicitement. La recherche basée sur ces théories ne peut pas prétendre être scientifique et ses résultats ne sont pas objectifs. Pour les évaluer, il faut connaître l'anthropologie qui est à la base et il faut comprendre de quelle façon celle-ci a déformé les résultats. Un exemple : La psychanalyse de Freud ne fait pas partie de la psychologie au niveau scientifique ; il faut connaître son anthropologie implicite pour faire le tri dans les théories de Freud et pouvoir garder ce qui est valable. Ceci d'autant plus, qu'en psychothérapie la vision de l'homme définit le but de la thérapie, et les techniques utilisées sont les moyens pour y arriver.

Dans tous ces domaines nous avons donc, en tant que chrétiens, à fournir l'effort d'un examen soigneux. Nous devons être conscients des dangers de la vulgarisation superficielle de la psychologie et de ses résultats soi-disant « scientifiquement prouvés ». La mise en garde de Paul dans 1 Thess. 5:21 est aussi valable dans ce domaine : « Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon ».

## Mes expériences et ma position personnelle

En tant qu'être humain et enfant de Dieu, je participe aux deux domaines dont j'ai parlé au début. Je vis en moi quelque chose de cette tension entre mes deux natures : je vis dans la chair, je suis régi par ma nature psychique, je suis soumis aux conséquences de la chute, je suis imparfait, vulnérable et blessé, fragile et mortel ; mais je vis aussi dans l'Esprit, je suis une nouvelle créature, capable de porter « du fruit qui demeure » (Jean 15 : 16), je suis entré dans la position filiale qui me donne autorité au nom de Jésus Christ, je suis sain et sans défaut, j'ai la vie éternelle en moi et ma nature régénérée est soumise aux lois divines.

Ces deux natures sont imbriquées inséparablement l'une dans l'autre, et elles sont vraies toutes les deux. Je comprends la sanctification comme un processus à travers lequel ma nature spirituelle s'incarne de plus en plus dans ma personne de façon à ce que je sois transformé à la ressemblance de Jésus homme. Dans ce processus, Dieu intervient par sa force dans ma personne. Son action ne peut pas être expliquée de façon psychologique, il faut la comprendre spirituellement ; mais les conséquences de ses interventions sont vérifiables dans mon vécu. Un exemple : Comment expliquer psychologiquement ce qui se passe en moi quand je cloue une mauvaise habitude à la croix ? Mais l'effet de cet acte de foi est concluant et produit un changement dans mon comportement.

Ma position a été claire dès le début de mes études de psychologie, et j'ai dû bien définir mes priorités : « Cherchez premièrement son royaume et sa justice... » (Mat. 6 : 33). Cela m'a aidé à faire le tri avant de me laisser

pénétrer par certaines théories et d'accepter des modèles psychologiques. De cette façon-là j'ai placé la psychologie dans une position de «servante»: aussi longtemps qu'elle est en accord avec le message biblique elle peut nous aider à mieux comprendre l'homme et servir à la gloire de Dieu.

Au début de mon travail comme psychothérapeute, j'ai dû aussi faire, dans ma propre cure d'âme, un choix important. Il nous avait été révélé par l'Esprit que mes connaissances psychologiques, ma formation psychothérapeutique et même mon expérience professionnelle faisaient écran entre moi et les personnes aidées, empêchant ainsi Dieu d'agir à travers moi. Je me suis donc décidé de lâcher tout cela et de le soumettre à la seigneurie de Jésus Christ pour qu'il puisse en disposer.

En même temps je me suis rendu totalement dépendant de lui selon sa parole: «Sans moi, vous ne pouvez rien faire» (Jean 15:5). Je me suis décidé à ne rien savoir que ce qu'il me montrera, à ne rien comprendre que ce qu'il m'expliquera, à ne pas suivre un autre chemin que celui qu'il m'indiquera, à ne pas faire les œuvres d'un bon psychothérapeute, mais pratiquer les œuvres préparées à l'avance par Dieu et de m'efforcer de rester constamment à sa disposition. Cette attitude de dépendance ne nous est pas du tout naturelle; même après dix ans de pratique, le Seigneur doit souvent me rappeler à l'ordre au milieu d'un entretien. Mais quand j'arrive à rester dépendant de lui, je vis mon travail comme simple, efficace, peu fatigant et souvent réjouissant.

## **L'apport de la psychologie «servante»**

Quand nous avons détrôné la psychologie de sa position d'idole et l'avons remise à sa place de «servante», elle peut devenir un instrument utile qui favorise l'œuvre de guérison et de transformation que Dieu entreprend dans une vie. On pourrait maintenant essayer d'établir un catalogue des domaines de la psychologie et de ses résultats qui sont fiables et en accord avec la Bible, mais il me semble plus profitable pour vous que je suive la ligne que j'ai choisie dès le début : de vous parler tout simplement de ce que mes connaissances psychologiques et ma formation de psychothérapeute m'ont apporté à moi personnellement.

### **1. Les connaissances psychologiques engendrent l'émerveillement sur Dieu et sa Parole :**

Dieu, quel psychologue formidable ! En tant que créateur, il connaît parfaitement l'homme ; il sait de quoi il a besoin et il connaît aussi ce qui le détruit. Sous cet aspect-là, nous pouvons considérer la Bible comme le mode d'emploi du «constructeur» ; ses commandements sont des mises en garde pour protéger nos relations et pour nous assurer le bonheur. Il prend au sérieux notre faiblesse et notre incapacité de nous sauver nous-mêmes : avec son Fils, il nous a tout donné et tout accompli pour que nous ayons «la vie en abondance» (Jean 10 : 10). Et parce qu'il nous sonde et nous connaît jusque dans nos abîmes (que nous ignorons nous-mêmes), il nous aime d'un amour fort qui veut nous sauver.

Et quel réalisme dans sa Parole ! Il nous présente l'homme tel qu'il est, non-maquillé, authentique, honnête ; nous n'avons qu'à penser à la famille d'Isaac, aux



psalmistes qui expriment ce qu'ils ressentent ou à certaines réactions des disciples. Ce réalisme nous permet de nous retrouver dans ces hommes et ces femmes avec lesquels Dieu a fait son histoire. D'autre part, sa Parole nous sert aussi de miroir qui nous dévoile à nous-mêmes (Jacq. 1 : 22-25) et nous aide à tendre vers le changement que Dieu veut opérer en nous.

## **2. La psychologie nous permet d'apprécier la sagesse des voies de Dieu :**

Ce que Dieu propose (ou commande !) à l'homme est, comme on peut le constater en tant que psychologue, exactement ce qu'il lui faut pour trouver ou préserver son équilibre psychique et pour vivre une vie épanouie dans ses relations. Trois exemples peuvent illustrer ce point :

Dans Mat. 6:34 Jésus invite ses auditeurs à vivre au jour le jour en se débarrassant de leurs soucis. La base de cette attitude est la confiance dans « le Père céleste » qui prend soin de ses enfants. S'occuper de ce qui est nécessaire aujourd'hui sans se soucier de demain, quelle économie de forces psychiques, quelle capacité de vivre dans le présent, d'entrer dans les œuvres préparées, quelle paix et quelle décontraction ! Mais c'est aussi la meilleure solution qui permet à une personne de traverser une crise aiguë : de vivre d'une heure à l'autre, de traverser un instant après l'autre.

La Bible nous parle du mariage et des enfants comme d'une bénédiction divine. Un survol sur la recherche psychologique dans ce domaine montre que les personnes mariées et les couples avec enfants ont une espérance de vie plus élevée, sont physiquement et psychiquement plus robustes, souffrent moins de stress et s'estiment en

moyenne plus heureux que les non-mariées. Certains thérapeutes de couples commencent aussi à lutter contre le divorce et à souligner que l'homme a besoin d'une relation conjugale durable et unique.

Les offres de Dieu sont des solutions divines aux problèmes, là où les hommes et la psychothérapie arrivent à leurs limites : le problème de la culpabilité par exemple a été résolu par l'offre du pardon ; Dieu nous demande de pardonner aux autres pour que nos relations brisées soient rétablies ; Jésus est venu délivrer ceux qui sont emprisonnés dans des dépendances ; nos blessures psychiques peuvent être guéries, nos déficits comblés ; Jésus est venu nous libérer de notre héritage néfaste ; et à notre incapacité à nous changer nous-mêmes, Dieu répond par l'œuvre transformatrice de l'Esprit en nous.

### **3. La psychologie peut élucider l'application des offres de Dieu :**

Les solutions que Dieu nous propose — même s'il les formule souvent sous forme de commandement — sont des offres : il faut les accepter et agir concrètement pour en profiter. Le but de Dieu est que nous entrions dans une plus grande plénitude à la ressemblance de Jésus homme. Pour l'application de ces offres, la psychologie peut nous aider à découvrir de quelle manière la personne pourra en profiter au maximum. L'exemple du pardon à accorder aux autres pourra illustrer ce fait.

Comment s'y prendre pour que la personne qui pardonne en profite elle-même, que la paix s'installe dans son cœur et que de son côté une relation d'amour avec la personne pardonnée puisse être rétablie ? Le pardon étant

un acte de volonté, nous risquons de négliger l'aspect émotionnel de la relation brisée. Pour éviter cela, il faut prendre au sérieux les blessures, les sentiments refoulés, les souvenirs négatifs gravés dans la mémoire et les reproches accumulés dans l'âme de la personne qui veut pardonner. L'accusation comme premier pas vers le pardon peut être utile pour que l'âme puisse se séparer de tout ce fatras émotionnel. Le réquisitoire ayant été formulé, on peut alors passer au pardon en détail, point par point. À maintes reprises, j'ai fait l'expérience que l'accusation est le pas le plus difficile ; mais s'il est fait soigneusement, le pardon est plus facile à accorder et la paix peut entrer dans cette âme délestée.

#### **4. La psychologie souligne l'importance de l'hygiène psychique :**

Dans mon travail, j'ai pris conscience de l'importance d'une vie ordonnée, dans laquelle nous réglons, digérons le plus rapidement possible ce qui nous arrive ou nous tracasse au lieu de nous laisser aller à notre désir de vengeance, à l'auto-justification, à la pitié de soi ou à refouler ce que nous devrions mettre en ordre. Il faut que nous découvriions nos «brosses à dents» pour procéder à une hygiène intérieure !

La Bible nous encourage à le faire, et elle nous en montre aussi le chemin : le texte de Philippiens 4, v.4-8 est le mode d'emploi pour devenir quelqu'un d'épanoui. Les premiers versets nous expliquent ce qu'il faut faire dans le domaine de l'hygiène émotionnelle ; le verset 8 nous parle de l'hygiène mentale. Dans Actes 24 : 16, Paul nous explique le secret de son hygiène spirituelle et relationnelle : être toujours en règle avec sa conscience de-

vant Dieu et devant les hommes ; le moyen pour y arriver, c'est de recevoir le pardon de Dieu et de l'accorder aux hommes.

## **5. La psychologie avec ses anthropologies exige que nous formulions une vision biblique de l'homme :**

Théologiens, psychologues, médecins, vous et moi, nous avons chacun une vision de l'homme qui est liée à nos expériences, à nos connaissances et à notre foi. Cette anthropologie personnelle est largement inconsciente, mais elle régit fortement notre comportement, nos relations et les buts que nous poursuivons. Elle définit aussi les objectifs que nous essayons d'atteindre dans la relation d'aide. Il serait donc important de la connaître et de pouvoir la corriger en la confrontant à la Bible.

Tout en sachant qu'il est difficile d'établir une anthropologie biblique, j'aimerais en tant que psychologue chrétien souligner quelques aspects de la nature humaine dont il faut tenir compte. Parmi les aspects que la psychologie souligne, on peut mentionner le fait que l'homme est obligé de tout apprendre, qu'il est un être moral qui se sait responsable de ses actes et qu'il est un être relationnel. Tout cela fait aussi partie d'une vision biblique de l'homme.

Mais la Bible nous parle aussi d'aspects que la psychologie ne connaît pas : par exemple, le péché et la chute ont amené la nécessité d'un salut offert par Dieu. À cause de la chute, l'union relationnelle avec Dieu et avec les autres hommes s'est brisée et l'unité de la personne a été rompue ; la nouvelle situation est caractérisée par des sentiments qui ne semblent pas avoir existé auparavant :

la honte, la peur de Dieu, la méfiance, la jalousie etc ... La Bible nous parle aussi de ce combat intérieur dans le croyant entre la chair et l'esprit dans lequel Dieu intervient avec sa force, le Saint-Esprit. Ce qui est appelé la chair dans le Nouveau Testament semble avoir ses prises surtout dans le corps et dans l'âme de l'homme ; mais Dieu veut fortifier l'esprit pour que l'unité de la personne puisse être rétablie dans un ensemble ordonné sous l'égide de l'esprit. Ceci est d'autant plus nécessaire que pas mal de troubles d'ordre psychique et psychosomatique sont tout simplement l'expression d'un désordre chaotique à l'intérieur de la personne.

## **Conclusions personnelles**

Dans mon travail de psychothérapeute chrétien, je vis constamment à ce carrefour entre la psychologie et la foi, car il se trouve dans ma personne. J'ai opté pour la position que Paul mentionne dans 1 Cor. 3:9: « Nous sommes collaborateurs de Dieu. » Je suis tellement conscient du fait que c'est Dieu qui opère avec sa force le changement dans la personne en face de moi que je me sens souvent comme « spectateur ». Cette collaboration avec Dieu a quelque chose de mystérieux pour moi : je ne peux pas définir ma part dans ce qui se passe. C'est Dieu qui tourne la roue ; mais il me demande de mettre ma main sur un rayon. C'est la grâce et l'amour du Père qui veut nous associer à son œuvre !

Vous comprenez maintenant aussi que détrôner la psychologie et la mettre à sa place de servante, est une conséquence de cette attitude que nous pouvons apprendre de Jésus : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais

seulement ce qu'il voit faire au Père ; car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement» (Jean 5 : 19). Cela englobe aussi la décision de ne pas se laisser diriger par une théorie, des principes ou un programme, mais par Celui qui est un Dieu créateur et qui agit dans chaque vie et chaque situation d'une façon parfaitement adaptée et unique. À Lui soit la gloire !

# LA PSYCHOLOGIE EN QUESTIONS

---

Madame  
Henriette BLOCHER-COULON  
Diplômée en Études supérieures  
spécialisées (D.E.S.S.) en  
psychologie clinique et  
pathologique,  
chargée de cours à l'Institut biblique  
de Nogent-sur-Marne





(Ce texte a paru dans «Les Cahiers de l'Institut Biblique de Nogent», no 84, mars 1994, sous le titre *Psychologie et Foi*. Nous le publions avec l'aimable autorisation de la rédaction des «Cahiers de l'Institut»)

## **1. Quelle est la meilleure définition de la psychologie ?**

De la psychologie moderne on ne peut donner «la» définition. En effet, elle n'est pas une et indivisible, qu'il s'agisse de son objet d'étude, de ses méthodes et domaines de recherche, car le champ qu'elle recouvre est très vaste. C'est au cours du siècle passé que la psychologie s'est ainsi développée jusqu'à devenir une science autonome. En faisant un peu d'histoire, nous la définirons diversement. Ainsi pourra-t-on constater que «la» psychologie ne se réduit pas à la seule psychanalyse ou à la relation d'aide comme on tend communément à le croire.

*Une première définition :* au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, la psychologie est encore «cette partie de la philosophie qui a pour objet la connaissance de l'âme et de ses facultés considérées en elles-mêmes et étudiées par le seul moyen de la conscience ...» (*Dictionnaire des Sciences Philosophiques* de A. FRANCK-2<sup>e</sup> édition, 1875). Jusque-là, la psychologie est donc égale aux spéculations philosophiques. La réflexion porte sur les conduites mentales supérieures de l'homme et ne prend en compte ni l'influence réciproque âme-corps ni le poids de l'environnement. Il s'agit d'une démarche métaphysique qui vise à la formation de l'esprit et qui permet une certaine connaissance de soi par l'introspection, mais limitée car relative aux

seuls phénomènes conscients. Elle ne permet pas d'action concrète, en cas de pathologie mentale particulièrement.

**Une seconde définition :** dans la seconde partie du 19<sup>e</sup> siècle, la psychologie devient, sous l'influence du positivisme, une science objective. Elle répond désormais aux exigences de l'expérimentation en laboratoire avec mesures, tests, etc.

À la suite du changement radical qui intervient, la psychologie peut se définir comme « l'étude scientifique des comportements des êtres vivants en situation concrète ». Il n'est plus question que de comportements instinctifs, de réflexes conditionnés, d'apprentissages. Ce sont les beaux jours du **Behaviorisme** américain pur et dur (WATSON) qui a donné naissance à l'homme-machine-à-réflexes du Taylorisme. L'intériorité, l'immatériel de la vie psychique sont évacués. Tout est physique, concret, et quantifié. L'âme, appelée « psychisme », se réduit à des courbes ...

**Une troisième définition :** la psychologie devient une science autonome, des lois générales des comportements humains et animaux sont établies ... Cependant, malgré des acquis si importants, cette psychologie objectivante produit parallèlement de très vives réactions. Que l'homme soit appréhendé comme l'animal et au moyen des méthodes des sciences de la nature provoque une double protestation :

— de la part de la psychologie clinique, second courant important de la psychologie scientifique, que FREUD influence largement ;

— de la part de la philosophie renouvelée par la Phénoménologie et la Gestaltthéorie.

Elles protestent ensemble contre la chosification-réduction de l'être humain et oeuvrent pour qu'il soit «compris» dans sa singularité, en totalité et en situation de relation. Dans cette perspective ultra-individuelle, la psychologie se définit comme «l'étude approfondie des cas individuels», chacun de ces cas étant pour J. FAVEZ-BOUTONNIER, en 1966, «l'être humain en tant qu'il existe et se sent exister comme un être unique, ayant son histoire personnelle, vivant dans une situation qui ne peut être totalement assimilée à aucune autre» (p. 107) (M. REUCHLIN, *Les méthodes en psychologie*, Que Sais-Je ? no 1359, PUF, 2<sup>e</sup> édition, 1983).

**Une quatrième définition :** cependant, les deux courants majeurs de la psychologie contemporaine (expérimental et clinique) coexistent et se partagent un champ de recherche et de thérapeutique vaste. Ce champ est ainsi nécessairement divisé entre la psychologie générale, la psychologie animale (éthologie), la psycho-physiologie, la psychologie différentielle, la psychologie génétique, la psychologie sociale, les psychologies cliniques et pathologiques de l'enfant et de l'adulte<sup>13</sup>, chacun ayant un objet et une méthode d'étude propres.

Finalement, à l'heure actuelle, la définition suivante résume toutes les tendances de la psychologie qui est alors «l'étude scientifique des comportements et des conduites (qui sont les comportements plus leur sens conscient et inconscient) des êtres vivants en situation concrète». De plus, retenons que cette recherche d'«explication»

---

<sup>1</sup> «La psychanalyse est précisément au fondement même de la psychologie clinique de l'adulte depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle tandis que la relation d'aide de ROGERS s'y est ajoutée dans un mouvement réactionnel datant des années 40 de notre siècle.»

(au sens scientifique d'établir des lois) et de « compréhension » clinique des comportements et des conduites, vise nécessairement, bien que plus ou moins directement et à plus ou moins long terme, l'action préventive ou curative de leurs troubles éventuels. Le but de la psychologie est, en effet, de « comprendre pour agir ».

Retenons enfin que depuis un demi-siècle déjà, ce qui semble être ignoré encore dans nos milieux, la psychologie s'est dégagée de l'agnosticisme, du scientisme du début du siècle, et qu'elle connaît depuis le retour en force de la philosophie mais aussi de la spiritualité (cf. *Les Courants de la psychologie*, M. RICHARD, Chronique sociale Lyon, 1990).

## **2. La foi peut-elle se passer de la psychologie et la psychologie de la foi ?**

La foi peut certainement se passer de la psychologie scientifique ainsi qu'il en a été et qu'il en est encore souvent. Pour autant on ne peut dire que la foi existe sans psychologie puisque comme phénomène spirituel elle est aussi une conduite des plus élevées, proprement humaine, du point de vue psychologique. La foi concerne et modifie toute la vie de relation : avec Dieu, avec soi-même, avec les autres. Nous faisons tous, constamment, de la psychologie commune, intuitive, de grande valeur, qui permet à chacun de faire face aux circonstances de la vie de façon satisfaisante.

Par contre, la psychologie, scientifique ou non, peut se passer de la foi. En effet, tous les hommes disposent d'un équipement bio-psycho-social suffisant pour vivre dans

un environnement donné. La dimension spirituelle peut s'y ajouter, mais elle n'est pas possible sans maturation psychique préalable. C'est précisément à rechercher les lois fondamentales qui régissent les fonctions psychiques de base que s'est attachée la psychologie moderne. Elle a étudié avec rigueur pour l'homme comme pour l'animal : « sensation et perception, apprentissage et mémoire, activités intellectuelles, fonction sémiotique et langage, motivation et niveaux d'activité » (d'après la classification de M. REUCHLIN dans *Psychologie*, PUF, 2<sup>e</sup> édition, 1981).

### **3. Si la psychologie est jugée indispensable, comment expliquer qu'étant plutôt récente, tant de chrétiens aient pu vivre leur foi avec un tel rayonnement pendant des siècles ?**

Je ne sais par qui la psychologie pourrait être jugée indispensable. Sans doute certains chrétiens imaginent-ils qu'elle se croit telle ... Or, la psychologie ne peut se croire indispensable de façon absolue, ne serait-ce, précisément, qu'à cause de son développement assez récent. Par contre, elle se sait utile et propose une aide originale fondée sur ses connaissances des lois du fonctionnement psychique et au moyen de techniques appropriées.

Quant aux nombreux chrétiens dont la foi a rayonné pendant des siècles, il apparaît si l'on prend connaissance de leur vie, (par exemple celles de Kierkegaard, d'Adolphe Monod ...) qu'ils ne jouissaient pas tous d'un bon équilibre psycho-somatique. Par la force des choses, ils devaient faire avec la complexité douloureuse de leur personnalité. Peut-être aujourd'hui chercheraient-ils

quelque soulagement au moyen de la médecine et/ou de la psychologie ? Cependant, c'est un fait que la foi a permis et permet au chrétien un rayonnement certain malgré d'importants problèmes physiques ou psychiques.

#### **4. Au temps du Nouveau Testament, on ne parlait pas de psychologie. Portait-elle un autre nom ? Ou n'existait-elle pas ? Si elle existait, par qui et comment était-elle pratiquée ?**

Dans l'Église primitive, on ne parlait pas de psychologie au sens moderne puisque la psychologie comme science humaine n'existait pas. Cependant, il est évident que le Nouveau Testament (et l'Ancien déjà) transmet des connaissances sur l'âme humaine, mais du point de vue unique qui est celui de Dieu. De plus, dans la mesure où la foi produit chez le croyant une transformation intérieure qui induit des changements de comportements et de conduites, il s'agit aussi d'action à portée psychologique. Ce qui est un effet secondaire d'un phénomène d'abord spirituel.

#### **5. Quelle place tient la psychologie dans la cure d'âme ? (à supposer qu'elle en tienne une)**

La cure d'âme est une situation de relation. La psychologie commune y tient forcément une place majeure : du côté du pasteur, l'intuition, le bon sens, la disponibilité, une volonté d'aide, des conseils spirituels et moraux plutôt directifs ; du côté du chrétien en difficulté, une démarche d'introspection, d'élaboration de ses problèmes par la parole, d'aveu de sa fragilité et de son besoin de

l'autre. Les paramètres de la cure d'âme sont psychologiques, mais sous l'éclairage des réalités spirituelles partagées qui indiquent l'éthique à suivre. L'entretien strictement psychologique se situe en deçà de la morale, au niveau psycho-affectif sous-jacent où s'enracinent le plus souvent, et inconsciemment, les difficultés psychiques.

## **6. Concernant la psychologie en milieu chrétien, n'y a-t-il pas certains risques :**

- qu'on exerce la psychologie au détriment de la foi ?
- qu'on fasse un amalgame des deux qui ne serait pas juste ?
- qu'on veuille à tout prix une psychologie chrétienne ?

Il y a certes risque de confusion quand tout ce qui relève de la spiritualité vient à être psychologisé et vice-versa. C'est pourquoi, ici et là, je dis régulièrement mes craintes à propos d'une spiritualité psychologisée qui tend à s'imposer parmi nous. Elle se présente sous forme d'ouvrages de vulgarisation venant d'Outre-Atlantique dont les méthodes directives nous heurtent par trop. En France, la psychologie se veut plus discrète et limitée à son domaine propre.

Qu'une formation théologique éclaire l'écoute d'un psychologue quand des chrétiens s'adressent à lui, c'est tout autre chose que de prétendre à une psychologie religieuse.

Mieux vaut un bon entretien strictement psychologique, ou une bonne cure d'âme faite d'intuitions justes plutôt que la pratique d'une mauvaise psychologie chrétienne.

## **7. N'y a-t-il pas danger pour un chrétien à consulter un psychiatre qui n'est pas chrétien et qui risque de lui donner des conseils contraires à l'éthique chrétienne ?**

Les psychiatres sont des médecins spécialisés pouvant prescrire les médicaments propres à soulager les souffrances psychiques : angoisse, dépression, hallucinations, délire, etc. Pas plus que les psychologues et psychanalystes (dont le travail est limité à la parole), ils n'ont la fonction de conseillers moraux (d'ailleurs même s'ils sont chrétiens). Le chrétien qui serait choqué par un praticien abusif devrait, bien sûr, lui dire son étonnement et laisser de côté les suggestions contraires à sa conscience. Les chrétiens, de façon générale, résistent aux intrusions dans leur vie morale. Avec les « psys » non-chrétiens, ils ne sont pas plus en danger qu'avec d'autres spécialistes non-chrétiens. Cependant, il me semble que court le fantasme d'une emprise possible, d'une sorte d'envoûtement irrésistible... comme dans la magie. Notre imaginaire peut ainsi nous conduire à attribuer une puissance à qui n'en a pas.

## **8. Ne faut-il pas distinguer « les nerfs » de la spiritualité ? Selon mon expérience, le chrétien le plus fidèle est susceptible de faire une dépression sans qu'il faille voir là une défaillance spirituelle.**

Un chrétien peut certainement déprimer sans avoir failli au point de vue spirituel. En effet, la dépression peut être la conséquence normale et provisoire d'un stress psycho-affectif : perte d'un être cher, échec professionnel,



déménagement, etc. Il s'agit alors d'un travail de deuil qui peut prendre une année, puis tout rentre dans l'ordre. Cependant, la dépression peut aussi « traîner » ou survenir sans cause actuelle qui l'expliquerait : elle est alors la conséquence de troubles du développement psycho-affectif infantile, ceci d'après la théorie psychanalytique. Il y a donc bien lieu de distinguer « les nerfs » (en tant que support de nos tensions psychologiques) de la spiritualité. La construction du psychisme (= de l'âme) qui intervient dans la prime enfance, précédant tout accès à la spiritualité, dépend d'un contexte familial suffisamment bon. Sans cela des fragilités demeurent qui se révéleront dans l'après-coup, le plus souvent sous forme de dépression, et malgré une vie spirituelle sincère.

## **9. Par ailleurs, des défaillances de notre équilibre nerveux peuvent avoir des causes spirituelles, et alors seule une action spirituelle peut nous permettre de les surmonter.**

Je suis d'accord avec votre proposition. L'exemple de Jonas peut l'illustrer. Même après l'épisode du poisson qui le conduit à prêcher à Ninive, Jonas est toujours en état de désobéissance intérieure. En effet, il veut voir la destruction de Ninive, et la bienveillance de Dieu qui laisse la vie à qui se repent le met fortement en colère. Il se replie alors dans une cabane qu'il construit à l'écart et déprime à mort. Jusqu'au bout, Jonas veut avoir raison contre Dieu, contre la vie.

Il peut, certes, arriver au croyant d'aujourd'hui, et à l'occasion d'autres circonstances, de s'entêter à vouloir pour lui-même et pour les autres ce que Dieu ne veut pas, quitte à déprimer ! Dans ce cas, il n'y a sûrement qu'une

action spirituelle à mener pour guérir : renoncer à la mauvaise foi qui fait croire qu'on sait mieux que Dieu ce qui doit se faire.

## **10. Comment distinguer les lésions d'ordre purement nerveux et celles qui sont d'ordre spirituel ?**

Une « lésion » signifie une « plaie » qui, dite « d'ordre nerveux », désignerait une atteinte physique des nerfs. Or je crois que vous cherchez plutôt à savoir comment distinguer nettement un traumatisme psychologique d'un trouble spirituel. Il est difficile de vous donner un moyen sûr de diagnostic. En effet, le plus souvent, l'être intérieur immatériel, est perturbé sous l'effet de divers facteurs du passé et du présent qui s'intriquent : psycho-affectif, sociologique, biochimique, spirituel. Ainsi peut-il en être, par exemple, pour quelqu'un qui, dès la prime enfance, aurait souffert de graves carences nutritives et affectives en milieu social défavorisé. Par voie de conséquence, sa vie spirituelle, greffée sur un tel vécu traumatique, risque fort d'être chaotique.

Un trouble plus nettement spirituel proviendrait, à mon avis, d'une désobéissance volontaire aux exigences divines ainsi qu'il en a été pour Jonas.

Cependant, laissons à Dieu le soin de faire les diagnostics purs et contentons-nous d'offrir ou d'orienter vers une aide diversifiée, et en tenant compte du problème dominant pour commencer.

VERS UNE  
COMPRÉ-  
HENSION  
LIBÉRATRICE  
DE LA FOI  
CHRÉTIENNE

---

Professeur Henri BLOCHER



## *Épître aux Galates 5 : 1-25 :*

*C'est pour la liberté que Christ nous a libérés. Demeurez donc fermes, et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de l'esclavage.*

*Voici, moi, Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, Christ ne vous servira de rien. Et je l'atteste encore une fois à tout homme qui se fait circoncire : il est tenu de pratiquer la loi tout entière. Vous êtes séparés de Christ, vous qui cherchez la justification dans la loi : vous êtes déçus de la grâce. Pour nous, c'est de la foi que nous attendons par l'Esprit l'espérance de la justice. Car en Christ-Jésus, ce qui a de la valeur, ce n'est ni la circoncision ni l'incirconcision, mais la foi qui est agissante par l'amour.*

*Vous couriez bien : qui vous a arrêtés, en vous empêchant d'obéir à la vérité ? Cette suggestion ne vient pas de celui qui vous appelle. Un peu de levain fait lever toute la pâte. Pour moi, j'ai cette confiance en vous, dans le Seigneur, que vous ne penserez pas autrement. Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en supportera la condamnation. Quant à moi, frères, si je prêche encore la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté ? Le scandale de la croix a donc disparu ? — Qu'ils se mutilent donc, ceux qui mettent le trouble parmi vous !*

*Frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement ne faites pas de cette liberté un prétexte pour (vivre selon) la chair, mais par amour, soyez serviteurs les uns des autres. Car toute la loi est accomplie dans une seule*

*parole, celle-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Mais si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde de ne pas être détruits les uns par les autres.*

*Je dis donc : Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à l'Esprit, et l'Esprit en a de contraires à la chair : Ils sont opposés l'un à l'autre, afin que vous ne fassiez pas ce que vous voudriez. Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi.*

*Or les œuvres de la chair sont évidentes, c'est-à-dire inconduite, impureté, débauche, idolâtrie, magie, hostilités, discorde, jalousie, fureurs, rivalités, divisions, parti pris, envie, ivrognerie, orgies et autres choses semblables. Je vous préviens comme je l'ai déjà fait : ceux qui se livrent à de telles pratiques n'hériteront pas du royaume de Dieu.*

*Mais le fruit de l'Esprit est : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur, maîtrise de soi ; la loi n'est pas contre de telles choses.*

*Ceux qui sont au Christ-Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit.*

*\* \* \**

Départ en fanfare : « Vers une compréhension libératrice de la foi chrétienne ». Sonnerie triomphale, sonnerie de Pâques : « C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés. Tenez donc ferme. Ne vous laissez pas de nouveau imposer un joug asservissant ».

En vérité, nous sommes plus prudents que l'éclat de notre titre pourrait le laisser croire, car le premier mot, si vite prononcé — vers —, joue le rôle d'un bémol à la clé. Nous avouons en disant : « vers ... » que nous n'y sommes pas. Nous ne sommes pas encore arrivés. Nous savons que des pièges parsèment la route. Si nous y tombons, nous risquons d'être à nouveau faits prisonniers, esclaves. Le danger n'est pas imaginaire.

L'apôtre lui-même n'insisterait pas comme il le fait s'il ne reconnaissait l'existence de ce réel danger. Sans cette menace, il se serait contenté de dire : « le Christ nous a libérés ». Mais il insiste. La répétition : « C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés » (traduction littérale), ne produit pas seulement une formule emphatique, mais reprend le langage caractéristique des procédures de libération. On a retrouvé une inscription à Delphes, où se trouvait le sanctuaire d'Apollon, qui révèle son sens quasi « technique ». La « manumission sacrale », comme on dit, l'affranchissement d'un esclave grâce au prix payé à son maître, se faisait par le truchement d'un dieu auquel la somme était remise : le dieu rachetait en quelque sorte l'esclave au propriétaire. L'esclave devenait propriété du dieu, ou était censé le devenir, mais pour la liberté. L'acte juridique portait la mention « pour la liberté ». A Delphes, dans le sanctuaire, environ deux cents ans avant Jésus-Christ fut gravé le souvenir d'une telle transaction : « Apollon le Pythien achète de Sosibe d'Amphisse, pour la

liberté, une esclave appelée Nicée, Romaine de race, pour trois mines et demie d'argent... Nicée a remis l'acquisition à Apollon pour la liberté». La formule n'était sans doute pas inconnue du droit palestinien. D'après un texte de la Mishna (*Gittin* IV,4), le rachat d'un esclave pouvait être pour un nouvel esclavage, ou bien «pour la liberté». En proclamant: «C'est pour la liberté que le Christ vous a libérés», Paul faisait vibrer une corde sensible. Pensez aux nombreux esclaves qui étaient devenus membres de l'Église, et aux affranchis qui avaient bénéficié eux-mêmes de la manumission !

Si l'apôtre Paul insiste, c'est que le rachat «pour la liberté» n'opère pas automatiquement. Des asservissements plus ou moins masqués risquent d'annuler l'effet de la libération.

À titre préliminaire, un premier piège mérite qu'on le dénonce: celui qui consiste à renverser l'ordre entre les deux termes de notre titre: Compréhension libératrice — liberté — et foi chrétienne. Le risque existe, avec un tel titre, de faire de la liberté la valeur suprême, la norme, et de juger par elle la foi chrétienne. Se dire: la valeur dont je suis sûr, c'est la liberté; je m'accorderai avec la foi chrétienne ou avec telle interprétation de la foi chrétienne si elle satisfait ce critère, si elle m'apparaît libératrice, c'est renverser les priorités authentiques. Si nous sommes vraiment dans la foi, c'est la foi qui est déterminante, ou plutôt l'Objet de la foi, le Christ Jésus. Nous ne sommes pas vraiment dans la foi si nous ne sommes pas prêts à être, pour l'amour de Lui, des esclaves, des fous, des névrosés — puisqu'on parle de psychologie, — des pauvres types. Nous ne sommes pas dans la foi si nous ne sommes pas prêts à tout considérer comme de la boue afin de



gagner Christ. Nous n’optons pas pour la foi parce qu’elle nous semble libératrice. Nous sommes pour la liberté parce que le Christ notre Foi nous libère, parce que le contenu de notre foi, tel que le Christ Lui-même nous le dévoile dans sa Parole, c’est que le Christ nous libère « pour la liberté ».

## **I. — Être libéré d’une pseudo-liberté**

En dénonçant le renversement des priorités, l’érection de la liberté en norme ultime, nous entrons dans le vif du sujet, car le premier joug sous lequel nous risquons de rechuter, le premier esclavage dont l’apôtre nous invite à nous garder est celui d’une fausse liberté, d’une fausse libération. C’est elle qui nous menace d’abord dans l’ambiance contemporaine. Une compréhension libératrice de la foi chrétienne c’est une compréhension qui nous libère d’une pseudo-liberté. Les sondages montrent que la liberté — « Je fais ce que je veux et personne ne peut me dicter ma conduite » — surnage comme la dernière valeur, ou presque, dans le naufrage de tant d’autres. Les livres de Gilles LIPOVETSKI, surtout le premier, « l’Ere du vide », où il montre à quel point l’individualisme forcené qui triomphe aujourd’hui transforme les individus en « zombies », en porte un témoignage terriblement lucide. Et irrécusable, car il se refuse à condamner, voire à déplorer sérieusement, l’inconsistance, l’incohérence, l’indifférence, auxquelles on aboutit : Après tout, ce n’est pas si mal !

La fausse liberté, notre chapitre (Gal. 3) en dénonce l’illusion asservissante au verset 13 : « Mes frères, vous avez été appelés à la liberté ; seulement ne faites pas de cette liberté un prétexte pour vous laisser aller aux

tendances de la nature pécheresse ». Céder à la convoitise de la chair, c'est se laisser aller à la pente naturelle de l'homme, selon la liberté que revendiquent tant de nos contemporains. Les interlocuteurs de Jésus s'en targuaient aussi : « Nous n'avons été les esclaves de personne » (Jean 8.33). Vous savez comment Jésus répond : « Celui qui se livre au péché est esclave du péché » ! L'apôtre Paul rappelle une expérience que font tous les êtres humains : le combat de la chair et de l'Esprit (Gal. 5 : 17). Lorsque l'Esprit habite la personne, il s'agit déjà de la vie chrétienne. « C'est pourquoi il vous est impossible de faire le bien que vous voudriez », dit la traduction de la Bible du Semeur. « Ce n'est pas ce que vous voudriez que vous faites réellement ».

Expérience universelle de l'esclavage, que font ceux qui se laissent aller à suivre leurs penchants ! La tyrannie des œuvres de la chair, de ces expressions de la nature pécheresse, dont l'apôtre Paul nous fait un catalogue (versets 19 et suivants), l'illustre éloquemment : l'immoralité sexuelle, les colères, l'envie. Qui oserait dire : « J'en suis parfaitement libre » ? La compréhension libératrice de la foi chrétienne, ce n'est pas la permissivité qui fait de l'individu son propre dieu et maître. Ce n'est pas l'ouverture à tout et à n'importe quoi, ce n'est pas le discours démagogique qui a peur de dire : « Tu dois », qui a peur de parler même de commandement. L'apôtre Paul lui n'hésite pas. Il ose se référer à la Loi (verset 14). Il s'appuie sur un commandement enregistré dans le Lévitique. Au verset 13 il lâche le mot d'esclavage, atténué dans nos traductions habituelles : « Par amour, mettez-vous au service les uns des autres ». C'est le verbe qui est bâti sur le mot « esclave ». « Rendez-vous les esclaves les uns des autres ».

Le climat permissif, d'hostilité à toutes les normes établies, qui nous baigne aujourd'hui, affecte aussi la psychologie contemporaine et les pratiques que cette psychologie induit. Cependant, cette psychologie est armée aussi, par tout le corps de savoir qu'elle a pu constituer, pour discerner dans la revendication émancipatrice — « Je veux faire ce que je veux » — une réaction adolescente, une réaction typiquement immature, où la prétention d'indépendance montre qu'il n'y a pas indépendance mais au contraire dépendance très forte contre laquelle on se débat. Et c'est un profit de nombreuses études de psychologie contemporaine que le discernement du rôle structurant, indispensable, de la Loi. Il faut des repères. Il y a va même de cette structuration indispensable dans les habitudes de ponctualité que les psychologues imposent à leurs patients (même en France!). Pour des gens qui tâtonnent, qui se sont laissés aller, sous le mythe d'une liberté mensongère, à l'esclavage de toutes leurs passions, qui ne savent plus où et à quoi se raccrocher, — il s'agit de retrouver quelques repères. Une compréhension libératrice de la foi chrétienne les y aidera, au lieu de les engluier, de les dissoudre, dans la fausse liberté.

## **II. — Être libéré de l'attitude magique**

Une servitude proche de la première, mais toutefois distincte, me semble devoir être mentionnée en deuxième lieu. Là aussi, la psychologie peut nous aider à débusquer un infantilisme masqué. Il s'agit pour nous d'être libérés d'une attitude magique. La magie est mentionnée parmi les œuvres de la chair, parmi les expressions de la nature pécheresse de l'humanité, au verset 20. La magie est un phénomène remarquablement universel. Elle est mêlée

pratiquement à toutes les religions, dans leurs formes populaires en tout cas, et elle persiste parmi nos concitoyens qui se prétendent rationnels. Elle prolonge une attitude spontanée, probablement un reste de la mégalomanie infantile — le petit enfant se croit et se veut tout-puissant, il veut tout et tout de suite. «Tout et tout de suite», le slogan reflète l'attitude magique. Elle correspond à la fusion au stade indifférencié, dans le «maternel». La magie implique qu'on ne distinguera pas nettement entre le signe et ce que le signe représente, la chose signifiée. Elle opère comme si le signe et la chose étaient collés ensemble et si, en manipulant le signe, on pouvait affecter la chose. Ainsi, pour faire du mal à quelqu'un, on fabrique une petite poupée censée représenter la personne — c'est le signe de cette personne —, puis on pique, avec quelques formules, et l'effet est censé toucher la personne, en vertu d'une relation de causalité tout à fait obscure (cette obscurité même fascine). Par superstition de type magique, dans les campagnes autrefois on n'osait pas prononcer le mot même de belette, de la belette qui ravage les poulaillers. On craignait que dire le mot fasse venir l'animal. Toujours la confusion entre le signe et la chose signifiée, qui correspond à une fixation de type infantile.

Ou bien je me trompe complètement ou bien l'attitude magique n'est pas sans contaminer parfois notre piété de chrétiens évangéliques. Ne pensons pas à certaines formes, très raffinées théologiquement, où on peut dépis-ter à propos du baptême et de la sainte Cène des relents de pensée magique. Non, pensons à des choses qui sont beaucoup plus proches de nous, hélas ! Des «évangéliques» ne pensent-ils jamais qu'un Nouveau Testament dans la poche porte bonheur, ou, du moins, va les protéger ? Ils ne diront pas «porte-bonheur», bien sûr, mais

peut-être « bénédiction ». Certains ne traitent-ils pas les versets bibliques un peu comme des amulettes, comme des fétiches ? La démarche même de se placer sous la direction de l'Esprit peut virer de ce côté. Avec le « tout et tout de suite » du petit enfant. Comme si les choses se faisaient par magie, en vertu de relations obscures. Tel n'est pas du tout le sens de l'apôtre Paul lorsqu'il nous exhorte : « Laissez le Saint-Esprit diriger votre vie et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair, les désirs de votre nature pécheresse ». Le Professeur Pierre Bonnard forge une belle formule dans son commentaire du verset 18 : le texte « n'exclut pas la responsabilité et la décision du sujet moral. Il doit se soumettre à l'Esprit qui lui parle comme une personne choisit d'obéir à un hôte royal ». Il ne s'agit pas de se laisser emporter par une force obscure et muette, comme les forces des cultes magiques de Corinthe que Paul évoque au début du chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens : « Quand vous étiez païens, vous étiez comme entraînés par des idoles muettes », oui des forces réelles ! mais dans la déresponsabilisation. Non ! Il s'agit d'obéir à cet Esprit qui œuvre par la Parole, « comme à un hôte royal ». Et cela toujours à nouveau, dans l'exercice de la responsabilité. Car le combat, entre la chair et l'Esprit, continue dans la vie chrétienne. Décidément, nous ne sommes pas arrivés, nous n'y sommes pas. L'apôtre Paul avertit contre tout perfectionnisme, contre toute illusion d'avoir remporté une victoire qui dispenserait de combattre. La victoire décisive, certes, a été remportée par le Seigneur Jésus. Dans notre vie Il remporte des victoires qui sont comme le fruit de la victoire du Calvaire et de Pâques. Mais nous ne cessons de combattre, de « batailler sous la Croix » (Calvin), jusqu'au jour où le Seigneur Jésus paraîtra et consommera sa victoire.

L'accent biblique porte sur la responsabilité, sur la patience, la maîtrise de soi. Tel est le fruit de l'Esprit. Telle est la maturité chrétienne. « Pour le mal, soyez comme des petits enfants », dit Paul. Pour le mal, ne sachez pas « vous y prendre ». Mais non pas pour le jugement, pour la faculté de juger des choses : « Soyez des hommes faits », des adultes (1 Cor. 14 : 20).

### **III. — Être libéré du légalisme**

Quelqu'un brûle peut-être d'objecter : Ce n'est quand même pas à tout cela que l'apôtre Paul pense d'abord dans son chapitre cinq aux Galates ! N'est-ce pas au légalisme qu'il en avait premièrement ? Il faut y venir ! A coup sûr, Paul combat en tout premier lieu la servitude, le joug du légalisme sous lequel il est facile de retomber. Ses adversaires, lorsqu'il écrit l'épître aux Galates, ceux qui troublent la communauté, veulent imposer l'ordonnance légale de la circoncision aux croyants venus des nations. Paul ne s'alarme pas tellement de cette prescription particulière pour elle-même — la circoncision — mais pour le principe même de la justification. En exigeant des chrétiens issus d'origine païenne qu'ils se fassent en plus circoncire, eux qui avaient cru au Seigneur Jésus, pour qu'ils soient pleinement agréés de Dieu, pour qu'ils se trouvent parfaitement en règle au jugement du Seigneur, ces gens-là réintroduisaient un autre principe de justification que la foi. Au lieu du seul recours à l'œuvre de Jésus-Christ pour nous, ils se replaçaient sous un régime de loi. L'apôtre s'intéresse à la manière d'être déclaré juste au tribunal de Dieu, d'être déchargé de sa culpabilité (versets 3 et suiv.).

La justification par la loi, dans la situation des Galates par la circoncision, fournissait aussi une commode sécurité mondaine. Le verset 11 le souligne : « Si je prêche encore la circoncision... » (Peut-être certains des faux docteurs, des judaïsants, disaient-ils de l'apôtre Paul : « Mais si, mais si, il a fait circoncire Timothée. En dépit de ses beaux discours, il prêche aussi la circoncision ». Et Paul de répliquer : « Si je prêche encore la circoncision, pourquoi continuerait-on encore à me persécuter ? ») C'était se pourvoir d'une sécurité politique que de se placer sous le régime de la loi juive, pour l'apôtre Paul ou pour les premiers chrétiens, parce que le culte juif était reconnu par l'Empire romain. Les Juifs, tellement opiniâtres, et qui avaient rendu des services, étaient exemptés de l'obligation de sacrifier à l'Empereur, qui pesait autrement sur les citoyens de l'Empire. Si l'apôtre Paul avait laissé se développer l'Église comme une branche du judaïsme, donc sous le régime de la loi, il n'aurait pas été inquiété. Les Juifs n'auraient plus attaqué et l'Empire romain aurait toléré le refus de dire : « César est Seigneur ». L'apôtre refuse cette sécurité, achetée trop cher.

Pourrions-nous dire que la justification par la Loi est aussi un moyen de sécurité psychologique ? Lorsque nous avons quelques œuvres auxquelles nous pouvons nous rapporter, nous avons l'impression d'être en sécurité devant le Seigneur. « Oh ! je fais quand même ci, je fais quand même ça. Je donne la dîme. Je vais à la réunion de prières trois fois par semaine, etc. ». Cela nous rassure. Nous ne sommes pas à l'abri de cette perversion asservissante de la foi chrétienne, la perversion légaliste. Le chiendent du légalisme repousse même là où il est officiellement réprouvé, banni. On en trouverait, des équivalents à la circoncision dans la vie de nos Églises, des

conditions ajoutées à celle de la foi pour mieux assurer un libre accès jusqu'au Seigneur Lui-même. Dès qu'une condition s'ajoute à la foi, c'est déjà la circoncision des Galates !

Subtilité extrême de cette tentation ! Il nous arrive de faire du rejet des œuvres pour la justification — nous sommes contre la justification par les œuvres — une œuvre qui nous justifie ! Nous nous sentons « bien » — capables de tenir devant Dieu — parce que nous sommes des évangéliques qui n'ont rien à voir avec la doctrine de la justification par les œuvres. En fait, nous avons subtilement transformé le rejet des œuvres en une œuvre, que nous prétendons présenter à Dieu pour nous approcher de Lui. « Le cœur est tortueux par-dessus toutes choses, il est malade » (Jér. 17:9).

Ou bien nous retombons sous le légalisme en considérant les choses qui sont en réalité des grâces, qui concrétisent la libération que Dieu nous accorde, comme des paiements que nous ferions pour acheter quelque peu sa faveur. Pensons à l'adhésion à la saine doctrine que nous enseigne l'Écriture. Nous la trouvons parfois coûteuse. On nous regarde de travers, avec un sourire de commisération. « Vous croyez encore des choses pareilles ! » Nous glissons dans le sentiment de faire un sacrifice, et que le prix de ce sacrifice offert à Dieu paie un petit peu pour ce que nous obtenons de Lui. Sentiment absurde, perception tordue ! Quand nous pensons de cette façon, nous renversons sottement les choses. Adhérer à la vérité c'est être libéré de l'erreur. Le Seigneur nous fait la grâce insigne de nous affranchir des préjugés mensongers, des chaînes qui asservissent le jugement de nos concitoyens. Il fait tomber nos fers. Et nous interprétons notre adhésion à la



vérité de Dieu comme notre contribution à notre salut, ou du moins à notre bon « standing » devant Dieu !

Que nous sommes retors et vulnérables au légalisme ! Ah ! si le Dieu de toute miséricorde ne savait pas de quoi nous sommes faits, sous quelles influences nous vacillons, constamment bombardés de tentations, et que nous avons à marcher contre les apparences, par la foi et non par la vue ... Mais il fait prévaloir sa grâce, précisément parce que ce n'est pas de nous, de nos œuvres, mais de sa grâce que tout dépend. Ainsi nous nous gardons de dramatiser à l'excès. C'est encore une façon de se donner un rôle excessif que de dramatiser à l'excès ...

La psychologie peut nous aider à voir comment nos peurs, nos vieilles peurs, nous poussent au légalisme sécurisant. Il n'est jamais sécurisant, d'ailleurs, qu'en surface, parce que l'angoisse est refoulée et fermente dans les profondeurs. La sécurité n'est jamais suffisante, il faut toujours en trouver une autre. La psychologie peut nous aider à voir comment, sous le prétexte d'honorer la Loi de Dieu, le « sadisme du sur-moi » et le « masochisme du moi » se donnent libre cours. Une certaine façon de brandir le commandement de Dieu est malsaine, et trahit d'obscures transactions dans la partie de nous-mêmes qui se dérobe à notre introspection, sans que nous puissions plaider une totale irresponsabilité à cet égard. Parfois, aussi, un certain sadisme s'exerce de la part des parents envers les enfants. Sous le déguisement de l'intérêt pour eux et du souci de leur apprendre la volonté de Dieu, se cache l'exercice écrasant du pouvoir par les parents, surtout le père, manipulé par une pulsion sadique.

La psychologie pour nous aider à comprendre que les contraires soient secrètement, bien que paradoxalement, alliés. Le légalisme et la permissivité, la fausse liberté, vont plus souvent ensemble qu'on ne croit. Et l'apôtre Paul le savait déjà qui parle de ces préceptes du légalisme ascétique : « Ne prends pas ! Ne goûte pas ! Ne touche pas ! » (Col. 2 : 21ss). « Ils sont sans valeur contre la gratification de la chair ». Sous le masque, elle s'y complaît.

La libération du légalisme est difficile, impossible comme est impossible pour le chameau de passer par le trou d'une aiguille ! Seul le Christ peut l'accomplir, libérant pour la liberté. Elle n'est pas dans le prolongement simple des fonctionnements plus ou moins maîtrisables de notre propre nature. Elle ne relève pas d'une technique, rituelle, pédagogique, mystique — ni même psychanalytique. La délivrance du légalisme est l'exploit renversant d'un Dieu qui renverse toutes les attentes « normales ». Elle est l'inouï. Elle est le non-dû, l'événement de la grâce en Jésus-Christ pour nous. Dont la Bonne Nouvelle est proclamée.

Au bout du compte, la compréhension libératrice de la foi chrétienne porte un nom très simple : l'Évangile !

# LE CORPS, UN CARREFOUR RÉVÉLATEUR

---

Dr Ueli MUENGER,  
Médecin anesthésiste FMH,  
Clinique pour la médecine  
de la personne, Langenthal



Il m'a été demandé de vous parler de la signification du corps humain dans la révélation de la foi.

C'est une tâche difficile, parce qu'on peut se poser la question : que signifie «révélation de Christ dans le corps»? Mais au cours de la préparation de cette conférence et dans ma vie personnelle, j'ai vécu tant de situations qui m'ont démontré un tel amour, une telle liberté que je reçois depuis ces dix dernières années, que je ne peux que partager ces choses avec vous, et vous présenter les tâches et les différents devoirs du corps humain ; mais je désire aussi parler de ce que peut faire le Dieu Trinitaire avec ce corps.

Pour commencer, je voudrais citer le Psaume 139, au verset 14 : «Je te loue de ce que je suis une créature si merveilleuse. Tes œuvres sont admirables et mon âme le reconnaît bien.» Je te loue de ce que je suis une créature si merveilleuse... Dans mon enfance, j'ai eu la polio, et suite à cette maladie très grave, je ne pouvais plus dire ces mots et admettre que je suis une créature merveilleuse, une personne dont la vie peut aussi être un témoignage pour les autres. Et pourtant maintenant, non seulement mon intelligence, mais aussi mon âme confesse et reconnaît que je suis une créature merveilleuse.

Nous lisons la Bible, nous apprenons peut-être des passages par cœur et nous les méditons, mais si nous sommes sincères, parfois une révolte gronde en nous et nous avons des difficultés à réellement croire la Parole et à la laisser entrer en nous.

En premier, je veux vous présenter le lieu où je travaille. C'est une clinique de la médecine de la personne sur une

base biblique, à Langenthal (Stiftung für ganzheitliche Medizin auf biblischer Basis, en allemand)<sup>14</sup>. Cette clinique de 37 lits a été ouverte en novembre 1987. Elle a été conçue sur la base d'idées que notre président Kurt Blatter avait développées suite à une crise personnelle. Il avait alors éprouvé un sentiment de frustration face à la médecine humaniste qui ne considère que le fonctionnement productif de l'homme, et ne se base que sur les valeurs matérielles.

Mais cependant la valeur individuelle de l'homme, qui est accordée par notre Créateur, est déterminée par l'amour, par l'image que Dieu voulait créer par nous. Dieu a créé l'homme en son image. Il voulait démontrer ses pensées, donc démontrer son existence à travers l'homme, et il n'exigeait de l'homme qu'une seule chose : c'est d'obéir, de vraiment écouter la loi du Créateur et de suivre ses directions.

Dans notre clinique, nous traitons principalement des personnes ayant des troubles psychiques ou psychosomatiques. Les diagnostics sont avant tout des dépressions, des troubles psychotiques, des toxicomanies mais non aiguës, des névroses. Nous possédons aussi un petit bloc opératoire pour des interventions moyennes de chirurgie générale.

Mais que veut dire médecine intégrale ou médecine de la personne ?

---

<sup>1</sup> Un reportage sur cet hôpital a été réalisé par M. Gabriel Mützenberg : «Un hôpital différent» (Certitudes no 157, nov./déc. 1992).

Chaque médecine est basée sur une idéologie. Notre définition de la médecine intégrale est basée sur la parole de Dieu, qui décrit la façon dont l'homme a été créé. La Bible nous montre aussi la place de chaque personne en relation avec les autres.

L'homme d'aujourd'hui est environné de situations déficitaires ou de situations dangereuses. Les relations familiales ne sont plus sûres, la sécurité sociale est remise en question ; nous sommes de plus en plus entourés de gens d'autres cultures ; la guerre civile de l'ex-Yougoslavie n'est pas loin, les catastrophes industrielles ou nucléaires nous menacent ...

Dans toutes ces incertitudes, l'homme cherche une stabilité pour vivre, il a besoin d'un entourage stable pour se développer normalement. La sécurité d'une famille complète donne tout ce qui est nécessaire pour que l'enfant puisse connaître ses propres possibilités, son identité, mais aussi ses limites et son cadre personnel. L'homme a été formé pour avoir une relation profonde avec son Créateur. Une séparation s'est produite à la chute ; l'homme ne pouvant plus se baser sur une relation garantie par le Créateur, il dut dès lors développer ses propres idées sur son existence, et sa sécurité personnelle dépendait de l'accomplissement de ces idées. Quand la force pour réaliser ses idées n'est plus là, il faut renoncer à ses idées ou perdre sa sécurité, sa stabilité personnelle.

Quand l'homme vit durablement dans une tension entre sa propre réalité et ses désirs, il commence souvent à produire inconsciemment des symptômes psychosomatiques. Il n'est pas capable de se rendre compte de son conflit intérieur, on remarque seulement que quelque chose ne

va pas. Sans instruction, sans l'aide de quelqu'un ou sans l'aide de la Parole, l'homme n'est pas capable de prendre conscience de ce qui lui fait tant de mal.

Dans le psaume 107:20, il est écrit: «Il envoya sa parole et les guérit...». La première étape de cette guérison est de formuler nos problèmes par nos propres mots; quand on peut admettre que notre problème réside dans nos manquements personnels, la Parole nous donne aussi la réponse à nos questions. L'apôtre Paul a fait un apprentissage difficile, mais salubre, il écrit dans Philippiens 4:11 «... J'ai appris à être content dans l'état où je me trouve.» Mais comment pouvons-nous être contents si tant de choses et de situations autour de nous sont si négatives? Il nous faut une certitude, une sécurité. Et c'est là que nous entrons dans la foi chrétienne. Dans Romains 10:10-11, il est dit: «C'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice, et c'est en confessant de la bouche qu'on parvient au salut, selon ce que dit l'Écriture: quiconque croit en lui ne sera pas confus.» Une confusion intérieure existe en chacun de nous, suite à nos expériences, à notre histoire personnelle. Le Seigneur veut donner sa lumière afin d'éclairer ces confusions. Pour qu'on puisse croire, il faut admettre qu'on a réellement besoin de quelqu'un qui puisse changer nos convictions. Comment changer ces convictions? Depuis la chute, chacun cherche à trouver son identité hors de la relation avec le Créateur. C'est ce que Dieu appelle le péché. Ce péché produit des troubles dans notre vie, et amène les crises d'identité qui font suite à nos expériences douloureuses.

Si nous restons dans la conviction que nous devons chercher nous-mêmes notre droit à l'existence et notre identité personnelle, nous ne pourrions pas recevoir l'aide de Celui



qui nous a construit. Mais si nous pouvons renoncer à ce droit, par l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ nous pouvons trouver une garantie éternelle pour notre vie. Et c'est par là que la tension entre nos possibilités et nos exigences pourra diminuer pas après pas. Cela demande de la patience, au fur et à mesure de la confession de nos manques et de nos besoins.

Carrefour révélateur. Est-ce que vous avez déjà essayé de vous regarder vous-même dans un miroir ? Quelle question ! Chacun de nous le fait chaque jour. Mais que faisons-nous avec cette image que nous rencontrons dans le miroir ? Dans Jacques 1 : 23-24 on peut lire : « Si quelqu'un écoute la Parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé, s'en va, et oublie aussitôt comme il était. » Il est tout à fait possible de se regarder dans un miroir ... en évitant de se regarder. Car nous pourrions y voir une personne qu'on ne peut pas aimer, une personne que l'on déteste même, une personne que l'on voudrait changer.

C'était ma propre expérience, je ne voulais plus vivre avec cette personne physiquement si différente des autres, avec tant de manques. Je me donnais la peine de faire comme les autres, pour être comme les autres, ce qui impliquait que je n'avais pas d'identité personnelle. Alors, qui étais-je ? C'est par l'amour de Jésus et par l'aide de certaines infirmières dans un hôpital, que j'ai pu, il y a maintenant 10 ans de cela, connaître l'amour de Dieu à mon égard et que j'ai pu reconnaître, selon le Psaume 139 : 14, que je suis une créature merveilleuse. J'ai pu accepter que moi, j'ai une identité personnelle différente de celle des autres. C'est une identité qui ne doit plus

chercher à être acceptée par les hommes, à n'importe quel prix.

La Parole de Dieu est un instrument profond pour le diagnostic et la thérapie des troubles très sévères. Mais ce n'est pas une méthode. Quand le conflit fondamental peut être formulé et avoué, les symptômes psychiques et psychosomatiques commencent à diminuer.

Les gens autour de nous voient seulement le corps, mais ne voient pas l'intérieur de nos cœurs, comme il est écrit dans les Proverbes 14:10: «Le cœur connaît ses propres chagrins, et un étranger ne saurait partager sa joie.» Personne ne peut pénétrer dans mon cœur. Personne ne peut pénétrer dans mes pensées. Moi non plus, je ne peux pas entrer dans mon cœur sans l'aide de Dieu. Le Psaume 139:23 dit: «Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur! Éprouve-moi, et connais mes pensées!» Nous avons besoin du Dieu Créateur pour éclairer notre cœur et ce qu'il contient réellement.

Voulons-nous accepter que nous avons toujours besoin du Seigneur comme le dit Matthieu 11.28: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos»?

Mes nombreux séjours dans les hôpitaux à cause de la polio m'ont laissé des marques douloureuses, et j'ai alors décidé de ne plus rien laisser entrer en moi qui puisse me faire mal. J'ai commencé à éviter les situations difficiles, à mener une vie de mensonges et de détours, une vie pleine d'efforts pour démontrer que je pouvais tout faire moi-même et que je pouvais me débarrasser de mes problèmes. La conséquence est que plus personne ne pouvait m'aider,

même pas mes parents, parce que je me défendais de toute aide, de toute situation de dépendance, de toute pensée de devoir accepter quelque chose de quelqu'un d'autre. Je ne me laissais plus corriger, plus sonder dans mes faiblesses. Tant que je niais l'existence du Dieu Créateur, je devais continuer à me battre pour supporter la tension qu'il y avait en moi. Puis, ma femme et moi, avons appris que notre fils qui avait 13 mois était sourd. Et ça c'était trop. Trop pour maintenir ma façade, ma façon de vivre, après tant de souffrances et d'incertitudes personnelles. Mais je crois que Dieu attendait ma révolte pour me montrer comment j'étais. J'avais un désir en moi, celui de me suicider. Pour échapper à cette fosse d'agression, de douleurs, à cette fosse de dépression. Et c'est là que j'ai pu avouer que j'avais besoin de l'amour de quelqu'un. J'étais marié depuis 9 ans, mais je n'ai jamais reconnu que j'avais besoin de l'amour de ma femme, ni de quelqu'un d'autre. Je produisais cet amour par mes propres efforts, en donnant aide et assistance aux autres pour qu'ils m'acceptent. Admettre que mon existence est chargée, menacée, que je n'en peux plus, est une situation par laquelle chaque homme peut passer, et elle nécessite une longue période d'accompagnement, de soulagement par la prière ou des actes concrets d'amour, d'un soutien physique et psychique. C'est ce que nous essayons d'assurer dans notre clinique, en assistant les patients à trouver leur propre identité et à accepter leur propre réalité. C'est une tâche d'autant plus ardue que notre société n'accepte pas que l'on parle de nos difficultés personnelles; surtout chez les personnes qui portent des responsabilités. Même le personnel de la clinique ou le personnel dans une activité thérapeutique doit admettre et avouer ses faiblesses. Dès que le patient sent qu'il n'est pas le seul à être faible, il est soulagé et peut trouver de nouvelles réflexions sur lui-même.

On a demandé une fois aux patients d'énumérer les qualités que devrait avoir un thérapeute efficace à 100%. 25 qualités différentes ont été énoncées dont, par exemple, une disponibilité 24 heures sur 24. Et sans que les patients ne s'en rendent compte, ils ont brossé le tableau de la personnalité de Jésus-Christ, qui était la seule personne au monde à posséder toutes les qualités énumérées.

Mais reconnaissons que nous avons peut-être une ou deux de ces qualités décrites par les patients, ou une formation nécessaire pour aider. Pour le reste des qualités, il faut se référer au corps de Christ. Nous avons besoin de frères et sœurs qui nous soutiennent par la prière, mais aussi par le réconfort, la consolation, par leur simple présence, par des paroles pour apporter un peu de paix et de tranquillité.

La rencontre avec des personnes en crise est un devoir qui recommence chaque jour de nouveau.

DU COMBAT  
DANS LES  
LIEUX  
CÉLESTES  
AU COMBAT  
DANS LES  
LIEUX  
TERRESTRES

---

Manfred ENGELI



À la fin de ces deux journées, et face à tout ce que vous avez entendu, vous devez être dans la situation de cette foule dans Actes 2:37: «Après avoir entendu cela, ils eurent le cœur vivement touché, et ils dirent: Frères, que ferons-nous?» Je pense que le Seigneur aimerait donner à chacun une réponse pour que vous puissiez comprendre quelle est votre place dans son corps et de quelle manière vous pouvez venir en aide à d'autres. Car Jésus souffre avec ceux qui souffrent et il veut nous utiliser pour soulager la souffrance de son corps.

## **Nous sommes tous appelés à aider d'autres**

Aider les autres est tout simplement une conséquence de l'appel à aimer les autres. Un appel qui s'adresse donc à tous les croyants. Trois textes peuvent nous éclaircir davantage à ce sujet.

*Romains 15:7*: «Faites-vous mutuellement bon accueil, comme Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu». Ce qui me frappe dans cette phrase, c'est l'ordre de la pensée: La base pour pouvoir accueillir les autres, c'est d'avoir été accueilli soi-même, d'avoir goûté à l'amour du Christ, de vivre de et dans cet amour. Jésus-Christ sera alors aussi le modèle de qui nous pouvons apprendre comment accueillir les autres: de la même façon que nous avons été reçus nous-mêmes. Accueillir, c'est plus qu'accepter; c'est recevoir quelqu'un avec amour, à bras ouverts. Et dans quel but? Pour lui faire du bien? Oui, aussi. Mais ne nous mettons pas au service des hommes! Le but final de notre accueil, c'est la gloire de Dieu.

*1 Corinthiens 12:26*: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui». L'image du corps que Paul développe dans ce chapitre nous fait comprendre que nous sommes solidaires les uns des autres, que nous le voulions ou non. Le verset 26 souligne que Dieu, en formant ce corps, a eu un but précis : que nous prenions soin les uns des autres. Quelle souffrance pour lui de voir que, par notre individualisme, nous nous sommes coupés les uns des autres.

*Galates 6:2*: «Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ». Ce texte nous invite à avoir face aux autres l'attitude intérieure de Jésus Christ («la loi du Christ»). Comme il a porté nos fardeaux, il nous faut faire de même les uns pour les autres. Quelle libération serait la nôtre, si nous vivions vraiment selon ce texte : Aucun d'entre nous n'aurait à porter de fardeau personnel, sachant qu'un autre les porterait à sa place ; et porter le fardeau d'un prochain est tellement plus facile !

Cette relation d'aide universelle à laquelle chaque chrétien est appelé peut être pratiquée de différentes manières ; mais chacun devrait être engagé dans l'un ou l'autre de ces domaines.

- ➔ En apportant un *soutien spirituel par la prière*. La prière d'intercession régulière individuelle, à deux (dans le couple par exemple) ou dans un groupe est une manière efficace de porter les fardeaux de quelqu'un d'autre à Dieu. Il faut développer de la persévérance dans ce domaine ; et pour que notre prière reste vivante, il faut qu'elle soit alimentée régulièrement d'informations fraîches.



- ➔ En faisant des *visites*. Il s'agit alors d'apporter de la chaleur et de l'affection. Il faut prêter l'oreille, savoir écouter dans une attitude de miséricorde, être d'accord d'écouter aussi les plaintes et les déceptions de l'autre (pour les amener après la visite «au fumier du Seigneur» ou les transformer en supplications). C'est un ministère d'encouragement et d'espérance, surtout s'il y a la possibilité d'avoir un moment de prière avec cette personne.
- ➔ Par une *assistance pratique*. Accompagner une personne âgée ou l'aider à réaliser ce qu'elle ne peut plus faire seule est une possibilité d'exprimer son amour par des actes concrets.
- ➔ Par *l'amitié et une maison ouverte*. Il est si important que nous ayons chacun quelqu'un qui nous accueillerait à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle situation, un vrai ami avec une fidélité sans faille. Notre maison peut devenir ce lieu de refuge pour nos amis, et il faut qu'ils le sachent.

En ce qui concerne maintenant le ministère spécifique de la relation d'aide, j'aimerais rappeler ici la mise en garde de Jacques 3:1-2. Je vois autour de moi un tel engouement pour faire de la relation d'aide que je me demande si ce sont les besoins qui sont si grands, ou si c'est l'orgueil qui s'en mêle.

Qui donc peut ou doit faire de la relation d'aide proprement dite ? J'aimerais émettre deux conditions :

1.— Il faut avoir reçu un triple appel : que le Seigneur vous envoie des personnes sans que vous vous soyez pro-

posés ; que Dieu vous adresse un appel personnel clair ; et que votre église vous appelle à ce ministère.

**2.** — Il faut exercer ce ministère en étant placé sous une autorité spirituelle qui veille sur vous. Être sous une autorité peut être embarrassant, mais c'est un lieu sûr et, dans ce ministère, nous avons besoin d'une protection spirituelle. Pour exercer le ministère de relation d'aide, il faut donc être autorisé par une église, un organisme ou un groupe de personnes devant lesquels on est responsable.

Le ministère de la relation d'aide se distingue de l'appel général à porter les fardeaux des autres par certaines caractéristiques : C'est une aide qui s'attaque aux racines des problèmes, donc un travail en profondeur. La responsabilité qui s'ensuit est comparable à celle du chirurgien : il ne peut pas ouvrir le patient à la légère et le plaquer au milieu de l'opération. Il faut donc savoir calculer les risques et s'engager à accompagner l'autre jusqu'au bout.

Du fait que nous travaillons au nom du Seigneur, l'enjeu est grand : il y va de sa gloire, de la vérité biblique et de la foi de la personne concernée. Un échec a pratiquement toujours des conséquences négatives dans la relation de la personne aidée avec Dieu et crée souvent une sorte de vaccination contre l'espérance. Soyons donc prudents dans ce que nous promettons au début : c'est le but formulé au début qui déterminera s'il y a échec ou non.

La relation d'aide est un travail régulier et « officiel ». Il est donc utile de fixer au début les modalités : le nombre d'entretiens, leur durée, le rythme, le lieu ; mais il faut aussi connaître les attentes de la personne qui cherche de l'aide et définir ensemble de quel problème on s'occupera

et de quelle manière on le fera ; l'aidant doit préciser ce qu'il peut offrir et jusqu'où il peut répondre aux attentes formulées.

En conclusion : dans le corps du Christ, les deux formes d'aide, celle qui s'adresse à chacun et la relation d'aide spécifique, devraient se compléter. Si chacun prenait sa place dans le sens des trois textes que nous avons lus au début, la relation d'aide spécifique pourrait se concentrer sur des interventions précises et courtes. Il faudrait que nos églises établissent un ordre clair dans ce domaine et que la relation d'aide devienne un ministère reconnu, organisé au sein de l'église et placé sous son autorité.

## **Connaître et respecter les limites**

À tout niveau d'aide, il est nécessaire de connaître et de respecter les limites qui sont les miennes, puis celles qui sont fixées par la situation extérieure et enfin celles que nous rencontrerons dans la personne aidée. Si nous méconnaissons ou ne respectons pas ces limites, nous causerons des dégâts chez la personne à aider, dans notre entourage et en nous-mêmes.

Les limites dans celui qui aide : Nous pouvons aider d'autres dans la même mesure où nous avons eu l'humilité de chercher, d'accepter et de recevoir de l'aide nous-mêmes. Cette expérience crée en nous une attitude de miséricorde. Ceci ne veut pas dire que nous avons besoin d'être parfaits pour aider d'autres ; mais nous devrions être conscients de notre « poutre » (Luc 6:41-42) pour comprendre dans quels domaines nous sommes aveuglés et ne pouvons pas aider.

Il faut aussi connaître et respecter notre capacité de porter quelqu'un : jusqu'à quel poids peuvent aller les fardeaux que je suis capable de porter à côté de mes autres responsabilités ? Puisque tout en nous est limité, c'est aussi le cas pour notre capacité d'espérance et notre capacité d'amour. Dès le moment où je perds l'espérance ou quand je ne suis plus capable d'aimer la personne concernée, je ne peux plus l'aider.

Si nous rajoutons aux données mentionnées nos limites de temps, nous arrivons à un cadre qui définit quelle sorte d'aide nous sommes en mesure d'assumer et de quels problèmes nous pouvons nous occuper.

Limites extérieures : Les questions suivantes nous permettent de connaître les limites qui nous sont fixées par la situation extérieure : Est-ce que je dispose d'un local où le caractère confidentiel de l'entretien sera garanti ? Me faut-il une autorisation (par exemple de l'église) ou un diplôme pour endosser cette responsabilité ? Ai-je la possibilité d'être secondé et supervisé dans ce ministère ?

Les limites de la personne à aider : « On ne peut pas faire le bonheur des gens malgré eux » : ce dicton populaire est capital pour la relation d'aide. La personne aidée ne peut recevoir que ce qu'elle vient chercher, et c'est la confiance dans l'aidant qui définit l'ampleur et la profondeur du travail possible.

Il est important que la personne aidée sache définir son attente et qu'elle soit fortement motivée. Il y a des motifs forts qui ouvrent grandement la porte à l'action du Seigneur, et il y a des motifs faibles qui ne permettent pas beaucoup de changements. Le motif le plus puissant que je

connaissse est ce désir : Seigneur transforme-moi pour que je devienne davantage utilisable pour toi et ta gloire. Les motifs égoïstes de bien-être, par contre, ont peu de force.

La personne aidée doit être prête à lâcher et à se séparer de certaines choses : de sa douleur, de sa colère, de la pitié de soi, de son péché, de ses penchants néfastes et des mensonges face à elle-même. Pourquoi est-ce tellement difficile ? La psychologie nous dit qu'un comportement n'est maintenu que s'il nous apporte quelque chose. Ce qui est donc difficile à lâcher, c'est le bénéfice de nos problèmes.

Faut-il une formation pour exercer un ministère de relation d'aide ? Cette question se pose à trois niveaux : à un niveau officiel, au niveau personnel et au niveau spirituel.

En commençant par le dernier le niveau spirituel il faut dire clairement : notre absence de compétences ne pose aucun problème à Dieu. Dieu donne ce qu'il ordonne. S'il nous appelle à un ministère, il peut aussi nous conférer les capacités nécessaires (cf. Ex. 31 : 3). En plus nous savons qu'à travers l'Esprit Saint, nous avons accès à toutes les richesses de notre Père céleste (cf. Eph. 1 : 3 ; Col 2 : 3 ; Jacq. 1 : 5). Où est alors le problème ?

Au niveau personnel : nous avons besoin de nous savoir compétent. Et comment le devient-on ? Par une formation. Cette exigence intérieure peut être plus ou moins aiguë. Pour ma part, j'ai eu besoin de faire des études universitaires pour me sentir compétent. Mais je pense que c'est plus ou moins vrai pour nous tous : nous avons besoin d'avoir quelque chose en main pour pouvoir ensuite l'abandonner au Seigneur. Cela ne vaut pas la peine de vivre continuellement avec un complexe d'infériorité ou de se faire le reproche de ne pas être compétent ; il vaut mieux

prendre au sérieux ses besoins personnels de compétence.

En tant que chrétiens, nous avons aussi une certaine responsabilité face à la société. Quelqu'un qui veut exercer une profession qui englobe des risques pour autrui, comme la médecine par exemple, est tenu à suivre une formation le préparant soigneusement à sa tâche. Il me semble donc important que nous ne nous exposions pas au danger d'être qualifiés de charlatans. Il y va de la gloire de Dieu ! C'est pour cette raison que j'ai souvent encouragé des chrétiens à suivre une formation solide.

## **Cinq points importants pour toute forme d'aide au prochain**

Pour terminer, j'aimerais résumer ce qui me semble capital pour toute forme d'aide sous quelque forme et à quelque niveau de profondeur que cette aide soit donnée.

1. — *L'amour* : Quelle que soit la personne en face de moi, quelle que soit sa situation actuelle, je peux être sûr d'une chose : son plus grand besoin, c'est que je l'aime. Être aimé est la soif la plus profonde de tout homme. C'est pour cette raison que toute aide qui est apportée sans que l'amour en soit le véhicule, ne vaut rien (cf. 1 Cor. 13:1-3) et ne sera pas reçue. Mais qu'est-ce que c'est qu'aimer ? Ce n'est pas synonyme d'être « gentil », « bonne poire », non-directif ou permissif ! L'amour cherche le bien de l'autre et sait aussi le mettre en garde ; l'amour s'allie au meilleur en lui, l'encourage et collabore avec Dieu à la construction de l'homme nouveau.

2. — *L'écoute* : Dans la relation d'aide, l'écoute est d'or et la parole est d'argent. L'écoute est le travail le plus difficile à fournir. Dans un entretien, mon écoute va dans trois directions : J'écoute ce que la personne en face de moi dit, à travers, entre et en dehors des mots ; j'écoute plutôt au niveau du vécu qu'au niveau des faits. Mon oreille intérieure est tendue vers le Seigneur : Qu'est-ce qui est important maintenant ? Qu'est-ce que tu veux me dire ? Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ? J'ai aussi appris à prendre au sérieux ce qui se passe en moi, mes réactions personnelles à ce que dit la personne.

L'écoute est donc quelque chose de très actif. Notre manière d'écouter contient aussi des messages pour la personne en face de nous : elle peut exprimer notre attention, notre compréhension et notre amour inconditionnel ; ou alors l'ennui, le désintérêt, etc..

3. — *La parole* doit avoir l'écoute comme base. Dans nos paroles, il y a au moins toujours deux aspects qui sont exprimés : un contenu et quelque chose qui définit notre relation avec la personne en face. Par nos paroles nous dirigeons l'entretien plus ou moins directement. Il est donc très important que nous les pesions et que nous comptions sur l'Esprit en nous (cf. Marc 13 : 11).

L'amour exige que nous nous gardions dans la relation d'aide de tomber dans certains travers de la parole : de faire la leçon à l'autre, de juger, de mettre en doute ce qu'il dit, de le tracasser avec nos bons conseils (« Y a qu'à ... »), de s'apitoyer sur sa situation ou de se liguer avec lui contre son conjoint ou une autre personne absente.

4. — *Laisser la liberté* : Si nous voulons nous conformer à notre modèle, Jésus, nous devons renoncer à tout essai de forcer ou de manipuler l'autre. Dieu respecte toujours notre liberté et attend de nous la même chose face aux autres. Veiller sur la liberté de l'aidé veut aussi dire veiller à ce qu'il ne devienne pas dépendant de nous. La meilleure manière pour éviter cela est de ne jamais endosser une responsabilité que l'aidé peut porter lui-même.

5. — *Diminuer pour que Dieu croisse* : Le but est de se rendre le plus rapidement possible superflu. Plus la relation de l'aidé avec Dieu s'approfondira, et plus il apprendra à se servir des offres de Dieu et découvrira la possibilité de faire sa cure d'âme avec Jésus seul et directement, moins il aura besoin de moi. C'est l'attitude de Jean-Baptiste que nous devons adopter : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » (Jean 3 : 30), pour que notre travail serve vraiment et uniquement à la gloire de Dieu.



Il serait bon que vous preniez maintenant du temps pour être seul devant le Seigneur. À quelle place et de quelle manière aimerait-il vous utiliser pour porter les fardeaux d'autres, pour soulager la souffrance dans son corps ou pour aider des personnes à entrer dans ce qui est prêt pour elles sur le plan de la guérison, de la libération et de l'épanouissement ? Si vous vous mettez vraiment à sa disposition de façon inconditionnelle, il ne se payera pas le luxe de ne pas vous utiliser et il commencera dès maintenant à vous révéler ses plans pour vous. Que Dieu vous bénisse.





